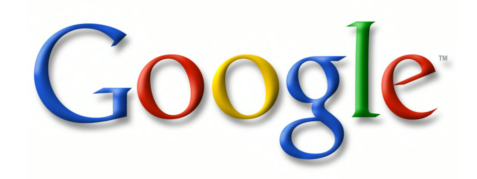
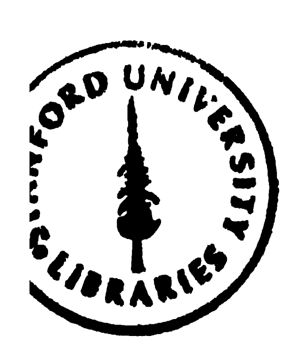
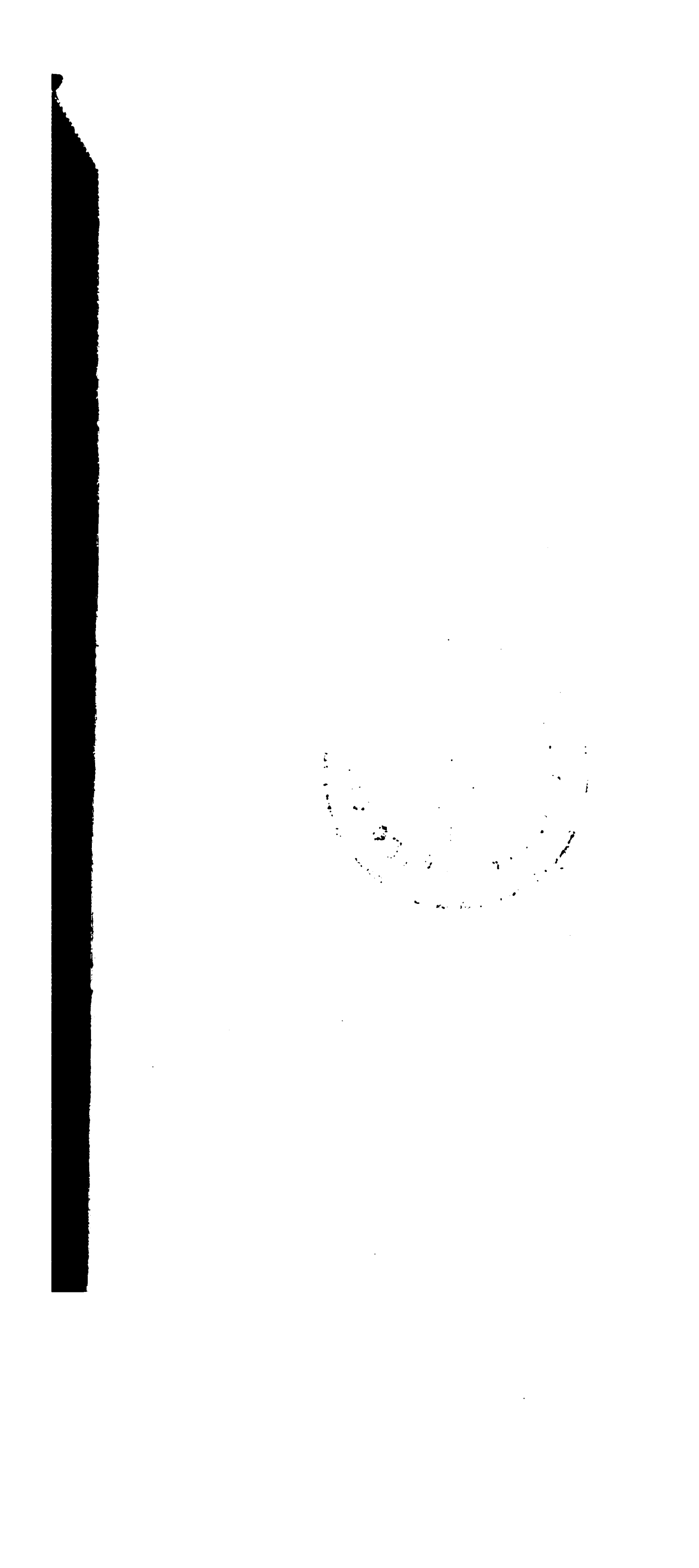

Google

GUYS
ABAILARD ET ELOISE


ORD UNIVERSITY
LIBRARIES



Guys, Jean Baptiste.

ABAILARD

ET

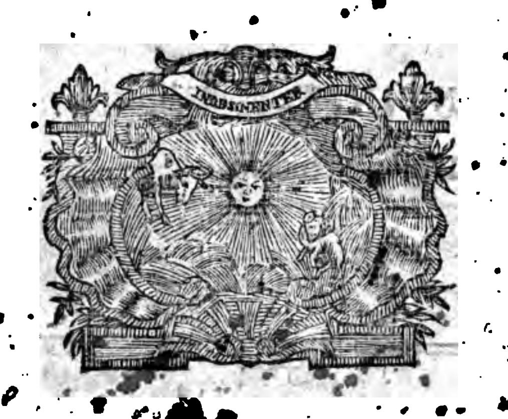
ELOÏSE

PIÉCE DRAMATIQUE,

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

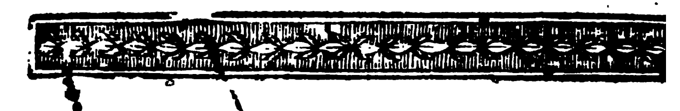
Infelix perii dotibus ipse meis.

Ovid. de Pont. Epist. 7.



A LONDRES.

M. DCC. LII.



ACTEURS.

LE COMTE, Époux destiné à Eloïse.

FULBERT, Oncle d'Eloïse.

LA MARQUISE, Sœur de Fulbert.

ELOISE, Amante d'Abailard.

ABAILARD, Amant d'Eloïse.

NERINE, Confidente de la Marquise & d'Eloïse.

FRONTIN, Valet d'Abailard.

M.r GRIF, Intendant.

La Scene est dans un Château de Fulbert, aux environs de Paris.



EPITRE

A MADAME DE ***

C'Est à l'Amour, ce tiran de mon cœur,
Que j'offre mon premier hommage.
Puisse-t-il, d'un regard flatteur,
Accueillir l'Auteur & l'ouvrage!
C'est lui qui dans l'art de rimer
M'a dicté son tendre langage;
S'il m'enseignoit l'art de me faire aimer,
Je lui devrois encore davantage.
Vous, de qui les charmes vainqueurs,
uls auteurs & témoins de l'ardeur la plus tendre,
M'ont appris à verser des pleurs,
Et le plaisir qu'on goûte à les repandre,
Amour le veut, regnez toujours sur moi.
Et si mes dons peuvent vous plaire,
une & belle *** acceptez, sans colere,
Ce tendre gage de ma foi.
:s vers vont retracer l'histoire déplorable
: deux amans formés dans le sein des amours.
loux de leur bonheur, le sort impitoyable
De leurs plaisirs borna le cours.
ı crut les désunir, ils s'aimerent toujours.
Envain la fortune cruelle
S'oppose au succès de nos vœux;
Si nous brûlons d'une flamme fidelle,
Nous triomphons, en dépit d'elle:
C'est par le cœur qu'on est heureux.

Vous sçavez, Madame, les raisons qui m'ont déterminé à composer cet ouvrage. Je vous lisois un jour, l'histoire d'Abailard & d'Eloïse, & les lettres passionnées de ces amans malheureux. Je remarquai que cette lecture vous attendrissoit, & que vous ne pûtes vous empêcher de donner des pleurs à leur cruelle situation. Ce spectacle me toucha à mon tour. Peut-on voir deux beaux yeux répandre des larmes, sans être tenté d'en verser ? je pleurai avec vous. Ce tendre hommage que nous rendions à l'humanité, dans un profond silence, dura tout le tems que vous jugeâtes à propos. Je ne m'avisai d'essuyer mes yeux, que quand vous essuyâtes les vôtres. Un moment après vous reprîtes la parole, & je commençai alors à parler. Vous me sçûtes quelque gré de ma sensibilité, parce que vous ignoriez sans doute qu'Eloïse & Abailard n'en avoient pas tout l'honneur. Vous crûtes devoir profiter de ce moment, & vous me priâtes, je me sers de vos termes, de composer une piéce de theâtre sur le sujet que nous venions de lire. Les priéres des personnes de votre sexe, & faites comme vous, sont des ordres qu'il seroit dangéreux de ne pas exécuter, je promis de les remplir, sans trop songer à quoi je m'engageois. La réfléxion me fit voir des difficultés ausquelles je n'avois pas pensé d'abord. Comment mettre un pareil événement sous les yeux d'une nation aussi délicate que la notre sur l'article des bienséances ? une jeune fille séduite par celui à qui on avoit confié le soin de ses études, une passion fondée sur le crime, la peine honteuse & cruelle qui en fut le fruit ; voilà, sans doute, des objets capables de revolter l'imagination,

& de laiſſer dans le cœur des impreſſions dangéreuſes. Malgré toutes ces raiſons, ma parole étoit donnée. Il n'y avoit plus moyen de me dédire. Je connoiſſois tout le péril qu'il y avoit à vous obéir; mais je craignois encore plus le malheur de vous déplaire, en ne vous obéiſſant pas. L'intérêt du cœur l'emporta ſur celui de l'amour propre. je ne ſongeai plus qu'à remplir mes engagemens. Sans défigurer mon ſujet, il fallut chercher à l'adoucir, & quoique je ſentiſſe bien qu'il n'étoit pas fait pour être joué ſur le théâtre, j'avois cependant beſoin des regles, pour conſtruire un poëme qui reſſemblât à ceux qu'on y repréſente. J'en ai négligé quelques-unes que je n'ai pas cru devoir obſerver ſcrupuleuſement dans un ouvrage qui ne devoit être que lu.

La piéce finie, je courus vous la communiquer. Je ne dirai point l'impreſſion qu'elle fit ſur vous. C'eſt une circonſtance qui n'a rien d'intéreſſant pour les autres, auſſi en ai-je recueilli ſeul tout le fruit. Si l'accueil que vous lui avez fait eſt flatteur pour moi, il eſt indifférent pour les lecteurs. Ils ne reglent point leurs ſuffrages ou leur critique ſur les diſpoſitions des particuliers; & cela doit être. Je me contenterai, Madame, d'ajouter ici, qu'après m'avoir engagé à compoſer cet ouvrage; vous avez voulu encore que je le miſſe au jour. Je n'aurois pas manqué de bonnes raiſons à vous oppoſer, ſi vous aviez été diſpoſée d'en recevoir; mais vous étiez d'humeur de demander, & moi en train d'accorder. J'avoûrai cependant que ma complaiſance, à cet égard, a été portée à l'extrême; & il ſeroit juſte que vous m'en tinſſiez quelque compte pour mon dédom-

magement. Ne croyez pas que je cherche à me parer d'une fausse modestie. C'est une ressource usée qui n'est plus qu'à pure perte pour celui qui la met en œuvre. Vous le sçavez, Madame, je suis autant éloigné à chercher des éloges peu mérités, qu'à me refuser à ceux dont je me croirois digne. Les applaudissemens du public, à prendre ce dernier mot dans sa véritable signification, sont pour un Auteur ce qu'étoient autrefois pour un Conquérant les honneurs du triomphe. La gloire litteraire ne sçauroit aller plus loin. Tout écrivain qui fait semblant de les envisager avec indifférence, en impose; & celui qui est parvenu à les mériter, est monté aussi haut que son état peut le permettre.



ABAILARD ET ÉLOÏSE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, NERINE.

LA MARQUISE.



BAILARD est, dis-tu, dans son appartement ?

NERINE.

Oui.

LA MARQUISE.

Sçait-il que je veux lui parler ?

NERINE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Peut-on compter sur toi, Nerine ?

NERINE.

Assurément.

LA MARQUISE.

Es-tu sincere ?

NERINE.

Autant que peut l'être une femme.

Dequoi s'agit-il ?

Guys, Jean Baptiste.

ABAILARD

ET

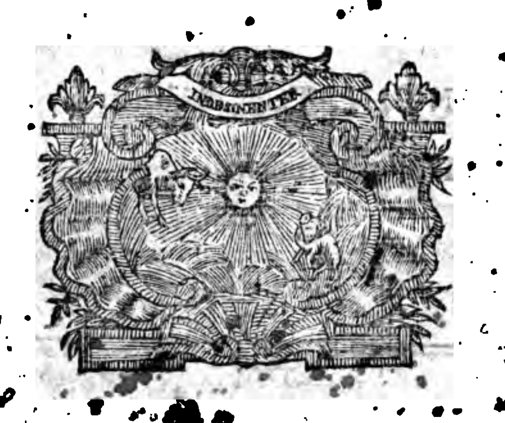
ELOÏSE.

PIÉCE DRAMATIQUE,

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Infelix perii dotibus ipse meis.

Ovid. de Pont. Epist. 7.



A LONDRES.

M. DCC. LII.

LA MARQUISE.

Pourquoi ?

NERINE.

Voici ce que j'en pense.
Vous avez de grands biens, un nom, de la naissance,
Un ton de cour, des airs brillans.
Votre Abailard, est homme de province,
Pour bien, il n'a que ses talens,
Et je soupçonnerois sa noblesse fort mince.

LA MARQUISE.

Quoi ! parce qu'il n'a pas un nom, de grands emplois,
Mérite-il moins de me plaire ?
Mais à juger de lui par tout ce que je vois,
Sans doute il ne sort point d'une race vulgaire.
Il est même, si je m'en crois,
Philosophe par goût, & professeur par choix.

NERINE.

Par goût, ou par besoin, soit : il est philosophe.
Un Mari de semblable étoffe,
Qu'il soit enfin tout ce que l'on voudra,
Je vous proteste bien, Madame,
Qu'il n'auroit pas l'honneur de m'avoir pour sa femme.
Les sots mortels que ces gens là !
Moi, je préférerois un fat, un petit maître
A tous ces grands docteurs, hérissés d'argumens.
Un fat n'est fat que dans certains momens,
Un sot ne cesse point de l'être.

LA MARQUISE.

Mon avis sur ce point est différent du tien.
D'ailleurs, s'il faut ne te rien taire,
Cet Abailard, enfin....

NERINE.

Eh bien ?

LA MARQUISE.

Sans y penser, a trouvé l'art de plaire.

NERINE.

Soit. Un sçavant vaut encor mieux que rien.
Vous l'épouserez donc ?

LA MARQUISE.

J'en suis presque tentée.

ı que de ses talens je sois fort entêtée.
Je les admire, j'en fais cas;
Mais ils ne m'éblouïssent pas.
Ce qui me pique en cette circonstance
Est de regner sur un cœur endurci
regne uniquement l'amour de la science;
voir un bel esprit, comme un tigre adouci,
blier à mes pieds sa superbe arrogance.
J'ai vu tomber à mes genoux
Le Magistrat, le Militaire,
L'homme de cour, l'homme d'affaire,
Et je les ai méprisés tous.
soins qu'ils me rendoient, ils les rendoient à d'autres.
Mais un savant est ferme en ses amours.
S'il s'engage, c'est pour toujours.
Et ne connoît d'autres loix que les nôtres.
ıand de pareils amans deviennent nos époux,
us dominons sur eux, sans qu'ils regnent sur nous.
L'hymen rallentissant leurs flammes,
La vieille habitude renaît.
tude tout entier les occupe, & leurs femmes
ıt de leur liberté l'usage qu'il leur plaît.
ısi, tirant parti de toutes leurs foiblesses,
Par vanité nous sommes leurs maîtresses,
Et leurs femmes par intérêt.

NERINE.

C'est agir prudemment, Madame.
faut donc l'épouser & faire son chemin.
Pour moi, sur son valet Frontin
ıi fait tomber mon choix, & je serai sa femme,
vous le trouvez bon.

LA MARQUISE.

Tu peux compter sur moi.
on frere est à Paris, où, selon l'apparence,
songe à marier Eloïse, & je croi
ue c'est-là le motif d'une si longue absence.
A son retour je parlerai pour toi.

NERINE.

ous l'attendrons peut-être encor long-tems, je pense.

LA MARQUISE.

Il m'écrit qu'aujourd'hui nous les verrons ici.
De son consentement je te répons d'avance.
Adieu.

NERINE.

Madame, grammerci.
Comptez aussi sur ma prudence.
Abailard vient. Desormais avec soin
J'observerai leur contenance,
Et vous viendrai, de tout, informer au besoin.

SCENE II.

LA MARQUISE ABAILARD.

ABAILARD.

AUprès de vous, Madame, on m'a dit de me rendre

LA MARQUISE *à part.*

Quel trouble est comparable au mien!
haut. Peut-on vous demander un moment d'entretien?

ABAILARD.

Me voici prêt à vous entendre.

LA MARQUISE.

Mais, avant tout, sur vous puis-je compter?

ABAILARD.

C'est m'offenser que d'en douter.

LA MARQUISE *à part.*

Ah! qu'il en coute cher d'aimer & d'être femme!
Et que j'éprouve un cruel embarras!

haut.

Voyez mes yeux, ne vous disent-ils pas
L'état où se trouve mon ame?

ABAILARD.

Non.

LA MARQUISE.

Ah! que je les hais de s'expliquer si mal!
Mais vous dont le génie est, dit-on, sans égal,
Et je crois qu'en cela l'on ne vous fait pas grace,
Qui même dans les cieux sçavez ce qui se passe,

Ne concevez-vous pas ce qui ſe paſſe en moi ?

ABAILARD.

Non, Madame, & j'avoue ici mon ignorance.

LA MARQUISE.

Abailard, à ce que je voi,
Vous n'êtes point ſi ſavant que l'on penſe !
Et c'eſt ce qui fait mon ennui.

ABAILARD.

Le cœur humain eſt un vrai labyrinte
On ne voit rien de plus obſcur que lui.
C'eſt où regne ſurtout & l'erreur & la feinte.
L'homme peut bien porter ſes regards dans les cieux,
Meſurer leur eſpace, en compter tous les feux,
Connoître la nature & ſon Auteur ſuprême;
Mais, ſoit diſtraction, ſoit négligence extrême,
Ou crainte de ſe voir ſi petit à ſes yeux,
L'homme ignore un autre homme, & s'ignore lui-même.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai. Pour juger des foibleſſes d'autrui,
Il faut avoir ſenti ce qui ſe paſſe en lui.
Pour vous que rien n'altere, ni n'enflamme,
Vous ne pouvez pas concevoir ....

ABAILARD.

Je n'oſerois me prévaloir....

LA MARQUISE.

Sans pénétrer trop avant dans votre ame,
Je pourrois avancer que ſur un certain point
Au reſte des mortels vous ne reſſemblez point.

ABAILARD.

Et quel eſt ce point ?

LA MARQUISE.

C'eſt l'amour.

ABAILARD.

Quoi, Madame,
Vous me croïez incapable d'aimer ?

LA MARQUISE.

Oui.

ABAILARD.

Je n'ai point ſucé le lait d'une tigreſſe,
Et dans moi la nature a pris ſoin de former

Un cœur, des sentimens, de la délicatesse,
Enfin tout ce qui fait qu'on se laisse charmer.
Eh! quelle ame, après tout, & si fiere & si dure
Ne se laissera pas quelquefois enflammer,
En voyant les beautés qui parent la nature,
Et ces yeux dont les feux sçavent tout animer?

LA MARQUISE.

S'il arrivoit donc qu'une femme.
Voulût....

ABAILARD *à part.*

A quoi tend ce propos....

haut.

Voilà votre Intendant qui vous cherche, Madame.

SCENE III.

LA MARQUISE, ABAILARD, M. GRIF.

LA MARQUISE *à part.*

AH! que ces Intendans sont sots!

haut.

Laissez-moi, je vous prie, un moment en repos,
Un autre jour je verrai cette affaire.

M. FRIF *très-lentement.*

Madame, point du tout. J'aurai fait en deux mots.

ABAILARD *à part.*

Non.. Jamais Intendant ne fut plus nécessaire.

M. GRIF, *toujours sur le même ton.*

Comme je suis exact, & surtout fort concis,
Je vous apporte ce mémoire;
Les articles duquel, comme on peut bien le croire,
Sont rédigés par ordre, & d'un stile précis,
Au nombre seulement de cent cinquante-six,
Contenant toutes les dépenses
Faites jusqu'à ce jour, quatorziéme du mois,
Pour les menus plaisirs, & leurs appartenances.

LA MARQUISE.

Vous reviendrez une autre fois.
Je n'ai pas le loisir d'examiner ce compte.

M. GRIF.

Dont le total, sauf erreur & mécompte,
Se monte, comme on voit tout au bas du cayer,
A neuf cens quinze francs, dix-neuf sous, un denier.

LA MARQUISE.

Eh! Monsieur Grif!

M. GRIF.

On n'en peut rien rabattre.
Vous ne voudriez pas que j'y misse du mien.

LA MARQUISE.

Non. Mais....

M. GRIF.

Il faut que chacun ait le sien.
Mon compte est aussi clair que deux & deux font quatre.

LA MARQUISE.

Je le crois. Cependant....

M. GRIF.

Je suis un homme franc,
J'aime mieux n'avoir rien, & mourir sur un banc,
Que d'amasser du bien, au péril de mon ame.

LA MARQUISE.

Aurez-vous bientôt dit?

M. GRIF.

Je suis ravi, Madame,
Que vous rendiez justice à ma fidélité.
Je m'en vai donc avec humilité,
Pour éviter tout reproche & tout blâme,
Vous détailler....

LA MARQUISE.

Sortez.

ABAILARD.

Je me retirerai
Si vous voulez.

LA MARQUISE *à Abailard.*

Eh non. Restez.

M. GRIF.

Je resterai
C'est mon dessein.

LA MARQUISE.

Bourreau!

M. GRIF.

Vous êtes trop honnête.
Je vais donc commencer. *Primò*. Pour....

LA MARQUISE *à part*.

Quelle tête?
Je n'y tiens plus.

M. GRIF *lisant*.

Primò donc, pour odeurs,
Eau de lavande, essences, musc, civete,
Eaux pour blanchir les dents, pour chasser les vapeurs,
Ou rendre le teint frais, & mainte autre recette,
Deux cens quatre-vingt francs.

LA MARQUISE.

C'en est fait : je me meurs.

M. GRIF *cessant de lire*.

Je ne vous surfais pas. Il faut qu'on considere
Que chacun dans cette maison,
Jusqu'à la petite fermiere,
Et même votre cuisiniere,
Use d'ambre & de vermillon.
C'est pis qu'une fureur.

LA MARQUISE.

Je suis évanouie
J'étouffe. *elle sort*.

M. GRIF *continuant de lire*.

Secundò. Pour deux petits roquets,
Un épagneul, un singe, & quatre perroquets.
Cinq cens livres, dix sous.

ABAILARD.

Mais à qui, je vous prie,
En avez-vous donc, Monsieur Grif?
Ne voyez-vous pas bien que Madame est sortie?

M. GRIF.

Ah! pardonnez. Je vais d'un pas hâtif
Chercher Madame, à s'esquiver bien prompte,
Et lui notifier le surplus de mon compte.

Il sort.

SCEN

SCENE IV.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD.

CEt Intendant est un homme rétif.
Mais Eloïse vient. Vous me semblez réveuse ?

ELOISE.

Ne pénétrez-vous pas ce qui fait mon ennui ?
Je ne vous avois point encor vu d'aujourd'hui.
Je vous revois enfin, & je suis trop heureuse !
Cher Abailard, m'aimeriez-vous toujours ?

ABAILARD.

Un tel soupçon me surprend & m'outrage.
Pourquoi me tenir ce discours ?

ELOISE.

Vous m'aimez ? je ne veux rien sçavoir davantage.

ABAILARD.

Mes sermens, vos bontés, & vos tendres appas ?
Tout ne vous rassure-t-il pas ?
Avec tant d'agrémens peut-on cesser de plaire ?

ELOISE.

Si votre cœur est bon, je suis en sûreté.
La constance est le fruit d'un heureux caractére,
Non l'ouvrage de la beauté.

ABAILARD.

Vous m'offensez par ces injustes plaintes.
Que craignez-vous ?

ELOISE.

Pardonnez à mes craintes.
Pour calmer mon esprit, je demande en ce jour
Une preuve de votre amour.
Il faut....

ABAILARD.

Parlez : que faut-il faire ?

ELOISE.

On attend de mon oncle aujourd'hui le retour.
Il lui faut de nos feux découvrir le mystére.

ABAILARD.

O ciel ! qu'osez-vous proposer,
Madame, & quelle est ma surprise !

ELOISE.

Quoi ! vous osez me refuser !
C'en est fait, Abailard n'aime point Eloïse !

ABAILARD.

Madame, il vous adore, & jamais tant d'ardeur
Ne s'étoit fait sentir dans le fonds de mon cœur.
Mais....

ELOISE.

Qui peut empêcher l'effet de vos promesses ?

ABAILARD.

Tout.

ELOISE.

Quoi !. vous craignez....

ABAILARD.

Oui. Je crains mille revers ;
Je crains mon amour, mes foiblesses,
Les rigueurs de Fulbert, enfin tout l'univers.
Est-ce là, dira-t-on, ce Philosophe austere ?

ELOISE.

Tu crains les vains discours d'un peuple téméraire,
Et de ton Eloïse, & d'une amante en pleurs,
Tu comptes donc pour rien la honte & les douleurs ?
Quoi ! son amour trahi, l'état où tu la laisses,
Tes sermens redoublés, la foi de tes promesses ;
Que sçais-je encor ! peut-être mon trépas,
Qui va suivre de près la honte où tu m'abbaisses,
Ingrat ne te toucheront pas !

ABAILARD.

Ah ! cruelle ! cessez de tenir ce langage.
Vous vivrez, si vos jours dépendent de ma foi.
Ecartons ces horreurs loin de vous & de moi.
J'entrevois, à travers la fureur de l'orage,
Un port qui peut nous mettre à couvert du naufrage.
Venez, pourquoi balancez-vous ?
Profitons des momens que le ciel nous envoye.
En me suivant vous suivrez un époux.

ELOISE.

Pour nous ſauver n'eſt-il que cette voye ?

ABAILARD.

Dequoi pouvons-nous nous flatter ?
Eſclave des grandeurs, plein de ſon opulence,
Fulbert voudra-t-il écouter
Un amant, qui ſans bien, ſans titre, ſans naiſſance,
Ne peut piquer ſa vanité
D'aucun de ces grands noms dont il eſt entêté ?
Quand même à nos deſirs rien ne ſeroit contraire,
Pouvons-nous reſter en des lieux,
Où l'on va deſormais, à la honte des deux,
Publier mille bruits qu'on ne peut faire taire ?
Je ſens que j'en mourrois de douleur à vos yeux.

ELOISE.

Non, cher amant, ſouffrez ſeulement que j'agiſſe.
Eloïſe pour vous priera, preſſera,
Devant ſon cruel oncle, elle s'abaiſſera.
Fulbert à nos ſouhaits peut devenir propice.
Alors, cher Abailard, unie à votre ſort,
Alors de votre cœur uniquement jalouſe,
Vous me verrez vous ſuivre avec transport
Partout où vos deſirs conduiront votre épouſe.

ABAILARD.

Eh bien. Je veux tout ce que vous voulez.
Je veux juſqu'au bout vous complaire.
Voyez Fulbert, priez, preſſez, parlez;
Employez de vos yeux l'éloquence ordinaire.
J'entends du bruit: changeons de ton & d'entretien.

SCENE V.

ELOISE, ABAILAD, NERINE.

NERINE, *à part au fond du théatre.*

SUr le fait je m'en vais les prendre.
Ecoutons leurs diſcours, & retenons-les bien.

ABAILARD.

La choſe eſt aiſée à comprendre,

Et par l'expérience on peut la démontrer.
On a grand tort de s'opiniâtrer
Et contre la raison, & contre l'évidence.

ELOISE.

Si l'air est élastique, il est conséquemment
Pesant, compacte & plein de resistance.
Or s'il est tout cela, je ne vois pas comment
Les hommes peuvent un moment
Résister à ce poids immense.
Il doit les écraser indubitablement.

ABAILARD.

Non. Car l'air du dedans tient l'autre air en balance.

ELOISE.

Cet air extérieur devroit les empêcher
Au moins d'aller, de venir, de marcher.
Je croyois me mouvoir dans un immense vuide.
Soûtenir le contraire, est vraiment me fâcher.
Il me faut desormais marcher d'un pas timide,
Crainte de quelque chute, ou crainte de broncher
Contre un atôme trop solide.

ABAILARD.

Ne craignez rien. L'air est fluide.

ELOISE.

Je commence à voir clair, mais pour m'éclaircir mieux,
Recourons à l'expérience.

Ils sortent.

SCENE VI.

NERINE, *seule.*

Helas! qu'ils sont simples tous deux!
Ils ont peu de malice, encor moins de science.
Car la premiere, à mon avis,
Est, quoique puisse dire un docte & ses écrits,
Celle d'aimer & de se rendre aimable.
Frontin l'a dit, j'en crois Frontin.
Or je soûtiens, chose fort soûtenable,
Qu'un amant ignorant est toujours préférable
Au Philosophe froid qui n'a que son latin.

SCENE VII.

FRONTIN, NERINE.

NERINE.

AH! te voilà.

FRONTIN.

Bonjour, Nerine.
Comment me traite-tu, ma charmante Lutine ?
Car on peut à bon droit t'appeller de ce nom.

NERINE.

Le compliment est doux. Mais par quelle raison
Me donne-tu ce titre honnête ?

FRONTIN.

Bon ! ne le sais-tu pas ? depuis plus de six mois
Que mon amour me roule dans la tête,
Tu ne m'as pas permis seulement une fois....

NERINE.

Pour le present je n'ai rien à permettre;
Mais lorsque nous serons unis,
De tout je te laisse le maître.

FRONTIN.

Tout perd alors la moitié de son prix.
Dans les bras du devoir l'amour triste sommeille;
Ce qu'on lui défend le reveille.
Si tu voulois en attendant....

NERINE.

Doucement, Frontin, & sois sage.

FRONTIN.

Tu le veux ? Soit. Pourvû que l'Intendant....

NERINE.

Quoi ?

FRONTIN.

N'anticipe point sur notre mariage.

NERINE.

Pauvre esprit !

FRONTIN.

Cependant je crains....

NERINE.

Et que crains-tu?

FRONTIN.

Que Monsieur Grif....

NERINE.

Qui? lui! cet animal têtu,
Ce grand Flandrin, cette figure d'homme,
Qui ne finit jamais, dont la présence assomme,
Qui, d'éternels discours, assassine les gens!
Je sais mieux choisir mes amans.
Mon goût pour toi le prouve assez.

FRONTIN.

Pour moi?

NERINE.

Sans doute

FRONTIN.

Qui m'en repondra?

NERINE.

Moi. Mon cœur.

FRONTIN.

Les bons garants!

NERINE.

Ils sont sûrs, & je veux t'en bien convaincre. Ecoute.

FRONTIN.

Quoi.

NERINE.

Fulbert arrive aujourd'hui.

FRONTIN.

Oui.

Après.

NERINE.

Demain je serai ton épouse.
La Marquise l'a dit.

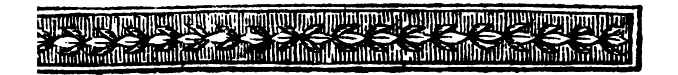
FRONTIN.

J'en suis, parbleu, ravi.
Touche là.

NERINE.

Fais donc tréve à ton humeur jalouse.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

CENE PREMIERE.

M. GRIF, NERINE.

NERINE.

Aiſſez-moi, s'il vous plaît. Je ne veux rien entendre.

M. GRIF.

atre mots ſeulement.

NERINE.

Non. Pas la moitié d'un.

M. GRIF.

Vous avez beau vous en défendre.

NERINE.

Allez-vous-en.

M. GRIF.

Souffrez....

NERINE.

Ah l'importun!

M. GRIF.

grace, écoutez-moi.

NERINE.

Quel homme acariâtre!

lieu.

M. GRIF.

Je veux vous ſuivre, & dûſſiez-vous me battre.
Il faut, avec votre permiſſion....

NERINE.

rt. J'aurai plutôt fait de lui laiſſer tout dire.
oyons donc: mais ſur-tout point de digreſſion.
oyez expéditif.

M. GRIF.

C'eſt mon intention.

oute longueur ennuye: & des tourmens le pire
'eſt l'ennui.

NERINE.

Je le fens.

M. GRIF.

Le tems qui court toujours,
Nous avertit qu'il faut abreger nos difcours,
Ne rien dire de trop.

NERINE.

Votre ton laconique
Me plaît affez.

M. GRIF.

Je vais droit au but, & m'en pique.
Je ne lâche jamais un mot qui foit de trop.
Ma langue, & mon efprit vont toujours le galop.

NERINE.

Il y peroît, je vous affure.
Mais de quoi s'agit-il ?

M. GRIF.

Je viens vous fupplier
Que vous me permettiez ....

NERINE.

Quoi ?

M. GRIF.

De me marier.
Pour laiffer après moi de ma progéniture.

NERINE.

Nous préferve le ciel d'une telle avanture !
Quand tous les Intendans, & les Grifs avec eux
Seroient morts pour toujours, il n'en iroit que mieux.

M. GRIF.

Ce deffein au contraire eft fage & fort louable.
C'eft pour l'effectuer, que j'ai jetté les yeux
Sur certaine beauté, dont l'humeur agréable
Me promet un bonheur ....

NERINE.

Son nom ?

M. GRIF.

C'eft... Devinez.
Oh ! je fuis fûr que vous la foupçonnez.

NERINE.

Qui voulez-vous que je foupçonne ?

De se prêter à cet arrangement?

ELOISE *vivement.*

Oui. Je le crois.

LA MARQUISE.

Mais quelle excuse
Pourroit-il donc avoir?

ELOISE.

Il en a cent.
Un Philosophe! lui, songer au mariage!
Non. Il n'est pas propre pour le ménage.

LA MARQUISE.

De son état on pourra l'arracher.
Une femme charmante, à la fleur de son âge,
Peut beaucoup sur un cœur qu'elle veut s'attacher.

ELOISE.

L'épouse qu'à son sort vous avez destinée
A donc bien de piquans appas?

LA MARQUISE.

Mais dans le monde on dit qu'elle n'en manque pas.
Vous me paroissez étonnée?

ELOISE.

Madame, point du tout.

LA MARQUISE

Quelque intérêt secret
Vous fait-il craindre que son ame
Ne se livre aux transports d'une amoureuse flâme?

ELOISE.

Je ne vous comprens point. Ai-je d'autre interêt
Que celui que l'on trouve auprès d'un maître habile?
M'instruire, me former est tout ce que je veux.

LA MARQUISE.

Vous faites sagement de borner là vos vœux.

ELOISE.

Cette reflexion est assez inutile.

LA MARQUISE.

Ma niéce, si j'en crois vos yeux, votre embarras....

ELOISE.

Vous me désesperez en parlant de la sorte.

LA MARQUISE.

Mais voyez où déja le dépit vous emporte.



D'un ferviteur foumis vous ferez un époux.

M. GRIF *fait en fortant plufieurs rèvérences, accompagnées de geftes & de regards paffionnés: Nerine y répond avec un ris moqueur, & des geftes méprifans.*

SCENE II.

NERINE *feule.*

Ce Monfieur Grif eft un homme admirable !
Je lui fçais gré pourtant de me trouver aimable.
Quoique de fa conquête on foit peu glorieux,
Cela flate toujours l'amour propre femelle.
Qu'un fot aime une femme, & dife qu'elle eft belle,
Il n'eft plus fi fot à fes yeux.

SCENE III.

LA MARQUISE, NERINE.

LA MARQUISE.

Nerine, eh bien, n'as-tu rien à me dire?

NERINE.

Pardonnez-moi. Nos gens ne s'aiment point.
Soyez tranquille fur ce point.
Je m'y connois.

LA MARQUISE *à part.*

Grace au ciel je refpire!

NERINE.

Tantôt feuls je les ai furpris
Qui raifonnoient fur certaine matiere,
Selon moi, fort peu néceffaire.
Les Philofophes font de finguliers efprits!

LA MARQUISE.

Sur quoi difputoient-ils?

NERINE.

Sur l'air. Quelle misere!

Oui, Madame, sur l'air. Je vous laisse à penser,
Si ce point-là pouvoit les bien intéresser.
Ils ont parlé beaucoup & du plein, & du vuide,
Du pesant, du leger, enfin que sçais-je moi
Ce qu'ils ont dit encor! je croi
Pourtant, Madame, & je décide
Qu'ils n'ont en tout cela rien dit de fort solide.

LA MARQUISE.

Ils ne s'aiment donc point, Nerine?

NERINE.

Assurément.
L'amour, pour s'expliquer, parle bien autrement.
Je crois, à peu près, m'y connoître.
Lorsqu'on voit quelque objet charmant,
Objet aimé, comme il doit l'être.
Ce sont certains soupirs, c'est un air de langueur,
Des yeux tantôt éteints, tantôt remplis d'ardeur,
C'est un transport dont on n'est pas le maître.
Que de vivacité! quel doux épanchement!
Que l'on s'exprime éloquemment!
On gémit, on se plaint, on quérelle, on s'appaise.
Tantôt triste, puis gai, toujours tendre, toujours
Ayant à reveler quelque secret qui presse.
Gestes, maintien, regards, discours,
Pleurs, sourire, silence même,
Nous sommes tout amour, tout annonce qu'on aime.
Est-on heureux? c'est une joye, un bien
Près duquel le reste n'est rien,
Et les yeux d'un amant semblent partout le dire.
Veut-on le devenir? On s'empresse, on soupire,
Ce sont des soins, c'est un tendre respect,
Des discours si touchans! On s'épuise en tendresse;
On promet tout. Quelqu'un nous paroît-il suspect?
Craint-on quelque rival? esprit, raison sagesse,
Repos, tout disparoît, & c'est pis qu'une yvresse.
Voit-on l'objet aimé se déclarer pour nous?
Adieu fureurs, adieu transports jaloux.
Tout se calme, & l'orage cesse;

LA MARQUISE.

Comment! & qui donc, s'il vous plaît?

ABAILARD.

C'est un point de philosophie.

LA MARQUISE.

Ne pouviez-vous choisir un plus aimable objet?
Pour la belle galanterie,
Je le vois bien, Abailard n'est pas fait.
Mais vous sçavez les secrets de mon ame.
Puis-je me promettre.....

ABAILARD.

Madame,
Qu'exigez-vous de moi dans l'état où je suis?
Gardez vos bienfaits pour un autre.
Mon cœur, d'un cœur comme le votre
N'est pas un assez digne prix.
D'ailleurs, la chose est impossible.

LA MARQUISE.

Je suis donc à vos yeux un objet bien horrible?

ABAILARD.

Je rends plus de justice à vos charmans appas.
Je voudrois vous aimer, & je ne le puis pas.

LA MARQUISE.

Qui peut vous empêcher....

ABAILARD.

Un obstacle invincible.
Par d'autres nœuds je suis lié,
Et le devoir....

LA MARQUISE.

Seriez-vous marié?

ABAILARD *à part.*

Songeons à nous tirer d'affaire.

haut.

Oui. Je le suis.

LA MARQUISE.

C'est fort bien fait à vous.
J'étouffe de dépit, de honte & de colere.
D'une très-digne épouse, adieu le digne époux.

SCENE

SCCENE VI.

ABAILARD *seul.*

AH ! le ciel me délivre enfin de la Marquise.
Son amour importun me pésoit en effet.
Libre dans ma tendresse, allons voir Eloïse.
Elle m'apprendra le sujet....
Mais en ces lieux un sort heureux la guide.

SCENE VII.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD.

MAdame, ah ! votre aspect ranime mon espoir,
Souffrez....

ELOISE.

Laissez-moi.

ABAILARD.

Quoi !

ELOISE.

Je ne veux plus vous voir.

ABAILARD.

Qu'entens-je ! ô ciel !

ELOISE.

Vous êtes un perfide.

ABAILARD.

Ce discours me surprend. Qu'ai je fait ? Qu'ai-je dit ?

ELOISE.

Vous le sçavez trop bien.

ABAILARD.

Non, Madame.

ELOISE.

Il suffit.

ABAILARD.

De grace !

ELOISE.

Non.

ABAILARD.

Du moins apprenez-moi mon crime.

ELOISE.

Allez.

ABAILARD.

Quelle raison....

ELOISE.

Elle eſt trop légitime.

ABAILARD.

Je l'ignore pourtant.

ELOISE.

O ciel ! que je vous hais !

ABAILARD.

Et moi, je vous adore encor plus que jamais.
Madame.... Quel chagrin, quel trouble vous dévore ?...
Que vois-je ! vous pleurez ! ſe peut-il qu'à ce point.
Non. Non. Rien ne rompra le beau nœud qui nous joint.
Mon Eloïſe m'aime encore.

ELOISE.

Non. Je ne vous pardonne point.
Et loin de vous aimer, ingrat, je vous abhorre.

ABAILARD.

Ah ! votre cœur dément ce que la bouche dit.

ELOISE.

Ne croyez point mon cœur, croyez-en mon dépit.
C'en eſt fait, & pour vous il n'eſt plus d'Eloïſe.

ABAILARD.

Vous m'étonnez, & ce prompt changement....

SCENE VIII.

ABAILARD, ELOISE, NERINE.

NERINE.

GRande nouvelle ! agréable ſurpriſe !
Fulbert arrive en ce moment.
Le cœur ne vous dit rien ?

ELOISE.

Que veux-tu qu'il me dise ?

NERINE.

Je m'entens. Valets, chaise, & tout ce qui s'ensuit,
Marche à grands pas, & l'esorte avec bruit.
Certain Monsieur, homme de conséquence ;
Jeune, riche, & qu'on dit d'une illustre naissance ;
Mais fat, ajoute-t-on, au supréme dégré,
Plein d'une sotte & frivole arrogance,
Avec Fulbert dans la sale est entré.
Par-ci, par-là sur son compte l'on cause ;
Et je crois entrevoir la chose.

ELOISE.

Et que crois-tu ?

NERINE.

Tenez, ou je n'ai point d'esprit ;
Ou je vois ce dont il s'agit.
Ce Monsieur, ne vous en déplaise,
Vient exprès pour vous épouser.

ELOISE *à part.*

O ciel !

ABAILARD.

Qu'osez-vous proposer !

NERINE.

Vous devez en être bien aise.

ABAILARD.

Comment ?

NERINE.

Monsieur, point de courroux.
Vous êtes l'ami de Madame.
N'est-il pas vrai que le bien le plus doux
Que peut goûter une belle ame,
Est de voir son ami nâger dans les plaisirs ?
Si de ce grand Seigneur Eloïse est la femme,
Elle aura tout au gré de ses desirs,
Bijoux de prix, demeure magnifique,
Riches habits, & nombreux domestique.
Cela ne doit-il pas vous réjouir le cœur ?

ABAILARD.

Sortez

NERINE *à part.*

Quelle mouche le pique.
Le Docteur aujourd'hui n'est pas de belle humeur.
J'entrevois, à peu près, ce que cela veut dire.

SCENE IX.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD *à part.*

QU'ai-je entendu ! ce contretems me per
haut.
Que dites-vous du dessein de Fulbert ?

ELOISE.

Moi, Monsieur, rien.

ABAILARD.

Je vous admire ;
On veut vous marier, & vous ne dites rien ?

ELOISE.

Je dois à mes parens entiére obéissance.

ABAILARD.

Vous épouserez donc cet homme d'importance ?

ELOISE.

Sans doute.

ABAILARD *piqué.*

Vous ferez très-bien.

ELOISE.

Monsieur, j'en suis persuadée,
Et je profiterai de vos sages avis.

ABAILARD.

Votre parti, Madame, étoit déja tout pris ?
Vous pouvez suivre votre idée.

ÉLOISE.

C'est le comble de vos souhaits.
Et je romprois tous vos projets,
Si pour cet autre himen j'étois moins decidée.

ABAILARD.

Eh bien, soit. Ne nous génons pas.
Mon cœur doit aujourd'hui se regler sur le vôtre ;

Ah ! je chérissois trop un nœud si plein d'appas !
J'aurois vécu pour vous, je vivrai pour une autre,
Et pour vous imiter, je ferai cet effort.
Il m'en coûtera cher, je le sçais, & ma mort.....
Mais n'importe, Madame, il faut vous satisfaire.

ELOISE.

Lui ! sa mort ! arrêtez. Respectez ma misere.
Je veux que vous viviez.

ABAILARD.

Ces soins sont superflus.
C'est vouloir mon trépas que de ne m'aimer plus.

ELOISE.

Abailard, vous suis-je encor chere ?

ABAILARD.

Si vous l'êtes ! peut-on cesser de vous aimer !
J'en atteste vos yeux, mes craintes inquiétes,
Et ces jaloux transports qui viennent m'allarmer.

ELOISE.

Pourquoi donc m'accabler, ingrat, comme vous faites ?
Contre les coups d'un destin ennemi
Que ne rassûrez-vous ma constance étonnée !
Vous êtes mon bonheur, ma gloire, mon appui ?
Verrez-vous une infortunée,
Aux pleurs, au desespoir, à la mort condamnée,
Sans adoucir les maux que j'éprouve aujourd'hui ?
Je n'examine point si vous m'avez trahie.
Mais si vous m'aimâtes jamais,
Rompez l'himen affreux dont je vois les aprêts,
Et vous disposerez ensuite de ma vie.

ABAILARD.

Je vais vous obéir au gré de vos desirs.
Mais pouvez-vous penser qu'à vous seule soumise;
Mon ame porte ailleurs ses feux & ses soupirs:
J'adore, & je ne veux adorer qu'Eloïse.

ELOISE.

Pourquoi donc me cacher l'amour de la Marquise ?

ABAILARD.

Ah ! cessez de me condamner.
Je devois, Eloïse, en l'état où vous êtes,
Vous épargner ces soins, ce peines inquiétes;

Où votre cœur pouvoit s'abandonner.
Je ne connois que trop votre délicatesse.
Par un recit cruel j'ai craint d'empoisonner
Ces plaisirs purs, ces doux momens d'yvresse,
Que l'amour, par vos mains, s'empresse à me donner.
Quelle crainte plus légitime!
C'est l'amour qui fait tout mon crime.
En sa faveur daignez me pardonner.

ELOISE.

Cruel, mais cher amant, que de mon cœur sensible
Vous connoissez-bien les chemins!
Vous m'opposez toujours une force invincible,
Et vos triomphes sont certains.
Soyez donc de ce cœur le souverain arbitre.
Reglez tous ses desirs, je vous le livre. Hélas!
Il est à vous à plus d'un titre.
Disposez-en, mais n'en abusez pas.

ABAILARD.

Reposez-vous sur ce cœur qui vous aime.
Ne perdons point de tems en ce péril extrême.
Tout délai peut être fatal.
Allons sçavoir si cet heureux Rival,
A qui déja votre oncle a donné son suffrage,
Sur mon amour doit avoir l'avantage;
Et si Fulbert prétendra me ravir.
Le seul bien....

ELOISE.

Croyez-vous qu'à son ordre barbare,
Jamais je puisse consentir?
Non. Avant que de vous le cruel me sépare,
Cher Abailard, vous me verrez mourir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FULBERT.

FULBERT.

Monsieur, vous avez vû ma niéce.
Qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Je la trouve assez bien.
Elle a de la beauté, mais sans délicatesse;
Des agrémens, mais sans finesse,
Et franchement ses yeux ne disent presque rien.
Elle plaira pourtant, quand elle sçaura plaire.
L'air de la cour la polira.

FULBERT.

Lui trouvez-vous quelque esprit?

LE COMTE.

Elle en a.
J'entens de cet esprit dont on ne sçait que faire:
De cet esprit de pure opinion.
Mais à propos, quel est ce visage équivoque,
Cet homme que je vois hanter votre maison?

FULBERT.

C'est un Sçavant fameux.

LE COMTE.

Sa figure me choque.

FULBERT.

Tout Paris en fait cas, & c'est avec raison.

LE COMTE.

Vous croyez donc qu'un sçavant est un homme....

FULBERT.

Très-estimable.

LE COMTE.

Passe.

FULBERT.

Et très-estimé.

LE COMTE.

Non.

Il n'a d'imposant que le nom.
Au fond c'est un mortel qui d'abord nous assomme.
Qui dans un cercle & fatigue & déplaît.
Qu'on critique souvent, & même avec justice.
Que quelquefois on loüra par caprice,
Par orgueil, ou par intérêt
Qui frondant tout, s'aime seul, & se prise:
Qui dans le coin poudreux d'un triste cabinet,
Alterant sa santé, lit, compose, s'épuise,
Pour donner au public, après bien du tracas,
Un livre que peut-être il n'approuvera pas.

FULBERT.

Ce n'est point là le caractere
Du Sçavant dont je parle. Il est tout au contraire
Poli, doux, sans être affecté;
Rien qui sente chez lui le pésant, l'entêté.
Un bel esprit enfin.

LE COMTE.

La gloire en est petite.
Il n'est Rimeur ultramontain,
Il n'est Pédant, mince écrivain
Qui n'usurpe ce nom. L'homme d'un vrai mérite
N'en prend aucun, mais il attend
Que le public lui-même le lui donne.
Quelle figure maintenant
Croit-on que fait un bel esprit?

FULBERT.

Très-bonne.

LE COMTE.

C'est une erreur. Que de soins, de travaux
Et pour percer la foule, & se faire connoître!
Il faut à tout moment combattre des rivaux,
Franchir mille obstacles nouveaux
Que sous nos pas sans cesse l'on fait naître,
Négliger sa fortune, immoler son repos,
Avoir des complaisans à gage

Pour

Pour applaudir jusques à nos défauts.
S'armer de force & de courage
Contre les ignorans, les sots, les envieux,
Pour assurer le succès d'un ouvrage.
Toujours trembler pour lui, toujours luter contr'eux.
Jouer toute sa vie un si sot personnage.
Finir enfin par être gueux,
Et ne laisser pour héritage
A des enfans tristes & malheureux
Qu'un peu de gloire, un livre, & son nom en partage.

FULBERT.

Voilà l'ordinaire destin
Des esprits du commun, j'en conviens. Mais enfin
Celui dont il s'agit n'est point tel.

LE COMTE.

On le nomme ?

FULBERT.

Abailard.

LE COMTE.

Ah j'entens! Il est assez gentil.

FULBERT.

Vous appellez ainsi le plus excellent homme !

LE COMTE.

On m'en parloit un jour, il n'a que du babil.
Et dans cette maison, s'il vous plaît, que fait-il ?

FULBERT.

Il instruit Eloïse, & verse dans son ame
Ces sublimes clartés.... Vous riez ?

LE COMTE.

Une femme:
Dont tout le mérite & l'emploi
Doit être la toilette, ou la coquetterie,
Apprend la rhétorique & la philosophie !
La chose est plaisante, & je croi
Qu'elle merite qu'on en rie.

FULBERT.

Quoi, Monsieur, vous voulez....

LE COMTE.

Oui. Le bien commun veut,
Et la raison aussi, qu'une femme accomplie

Ignore tout, si la chose se peut.
Trop d'esprit la rend sotte, indocile, impolie;
Nous y perdons, elle n'y gagne rien.
Estropier les mots, dire des bagatelles,
Répondre de travers à ce que l'on sçait bien,
Mais posseder à fonds le stile des ruelles;
Employer avec art les mines, le coup d'œil,
Sçavoir quitter, reprendre son fauteuil,
Se placer dans son jour, inventer une mode,
N'importe qu'elle soit ridicule, incommode,
C'est du neuf, il suffit, & le neuf prend toujours;
Voilà les vrais talens des femmes de nos jours.
Mais j'apperçois Madame la Marquise.
Votre Niéce la suit.

SCENE II.

LE COMTE, FULBERT, LA MARQUISE, ELOISE.

FULBERT.

Approchez, Eloïse.
Je vous aimai toujours, vous ne l'ignorez pas.
Votre pere étoit mort avant que la lumiere
Ouvrît vos yeux, & conduisît vos pas,
Et vous avez appris qu'à votre tendre mere
Votre naissance a donné le trépas.
Mes soins, depuis ce tems, vous tiennent lieu de pere.
J'ai mis à vous former mes plaisirs les plus doux.
Je veux par un illustre & tendre mariage
Couronner mon heureux ouvrage.

LE COMTE.

Oui, Madame, & c'est moi qui serai votre époux;
On le veut, & j'attens de votre complaisance
Que par une sincere & prompte obéissance
Vous répondrez aux soins qu'on veut prendre pour vous....
Vous vous taisez! ma surprise est extrême!
Peut-être j'avois trop présumé de moi-même,
Et vous m'ouvrez les yeux sur le peu que je vaux,

FULBERT.

Elle ſent tout l'honneur que vous voulez lui faire.
Et bientôt vous verrez que ſon cœur....

LE COMTE.

Je l'eſpere.
Mais enfin on doit dire aux gens deux ou trois mots.

FULBERT.

Apparemment la modeſtie....

LE COMTE.

Souvent cette vertu dans le ſexe applaudie,
N'eſt que l'art de diſſimuler,
Ou bien un voile au manque de génie.
De quelque nom pourtant qu'on veuille l'appeller;
Elle ne défend pas aux Dames de parler.
C'eſt mon avis. Demandez à Madame.

LA MARQUISE.

Oui. Monſieur a raiſon. Je ſoutiens qu'une femme
Doit toujours, bien ou mal, parler & caqueter.
Le jeu, la parure, les modes
Offrent à nos diſcours des reſſources commodes.
Manquent-elles enfin: on n'a qu'à ſe jetter
Tout-à-coup dans la médiſance,
Et dire du prochain tout le mal qu'on en penſe.
Le fonds eſt riche, ſûr, fecond en beaux portraits,
Amuſant, & ſurtout ne tariſſant jamais.

LE COMTE.

Oh! c'eſt là que je brille, & qu'avec éloquence
Je fais la guerre à tout le genre humain.

ELOISE.

L'heureux talent!

LE COMTE.

Ah! vous parlez enfin!

ELOISE.

Vous y gagnez, Monſieur, que l'on ſçache ſe taire.
Et la diſcrétion ne doit pas vous déplaire.

LE COMTE.

Courage, appuyez comme il faut.
Aiguiſez tous vos traits, je ne ſaurais m'en plaindre;
J'en ferai même gloire, & le dirai tout haut.
Votre ſexe eſt bien moins à craindre,

Quand il tonne sur nous, que quand il ne dit mot.

ELOISE.

Il faut donc garder le silence.
Vous venez de me désarmer.

LE COMTE.

Ah ! vous prétendez m'allarmer.
On n'y réussit pas aisément, comme on pense.
Je suis inaccessible à la mauvaise humeur.
Car qu'une femme gronde, ou bien qu'elle se taise,
Ce qui vient de sa part n'a rien qui ne me plaise.
J'explique tout en ma faveur.

ELOISE.

La précaution est prudente.
On s'épargne par là bien du désagrément.

LE COMTE.

Vous vous trompez. D'un trait piquant
L'homme d'un bon esprit jamais ne s'épouvante ;
Et c'est à la charge d'autant.
Vous n'avez vos défauts, & nous n'avons les nôtres.
Que pour nous en mocquer & les uns & les autres.

LA MARQUISE.

Au fonds rien n'est plus amusant.
Et ces jeux à l'esprit donnent libre carriere.

ELOISE.

Eh, Madame ! il vaudroit bien mieux
Tirer sur ces défauts un voile officieux,
Y compâtir, les plaindre & s'en défaire.

LE COMTE.

N'ajoutons point un poids à l'humaine misere.
Le monde ne seroit alors qu'un triste amas
De gens toujours gênés, & toujours dans la plainte,
Timides dans leurs vœux, mesurés dans leurs pas,
Ennemis des plaisirs, esclaves de la crainte.
Il vaudroit mieux mille fois n'être pas,
Que d'être ainsi toujours dans la contrainte.

LA MARQUISE.

Je suis de cet avis.

ELOISE.

Il flatte notre cœur.
Et le cœur est pour nous la source du malheur.

S'il est reglé, je consens qu'on le suive.

LE COMTE.

Mais, Madame il faut que je vive.
A suivre le torrent quel grand mal commet-on?
Souffrez que de mes goûts je vous trace un crayon.
Vous jugerez par ma vie uniforme,
Si chez moi j'ai besoin d'admettre la reforme.
Je suis homme d'honneur, j'ai de l'ambition.
J'aime assez le plaisir, le jeu, la compagnie.
Je me trouve partout, au bal, à l'opéra,
Quelquefois à la comédie,
Où cependant je bâille & je m'ennuie,
Mais c'est l'usage, & l'on y va.
Je me pique d'avoir un équipage leste,
D'être excessif dans ma dépense. Au reste,
Courtisan assidu; quelquefois bon ami,
Quand l'intérêt peut le permettre;
Vif sur le point d'honneur, libertin à demi,
Ne sçachant point flatter, mais endurant de l'être.
Peu prévenu du mérite d'autrui,
C'est le bon air; pour moi plein d'un amour extrême,
C'est la raison, car il faut que l'on s'aime.
Je pourrois ajouter aussi....
Mais ce portrait en racourci
Me suffit. Decidez, & jugez-moi vous-même.

ELOISE.

Vous êtes un homme accompli.

LE COMTE.

Avec tout ce mérite enfin je me marie.
C'est un effort de vertu singulier,
C'est un prodige dans la vie,
Fait comme je le suis, que de me marier.

LA MARQUISE *à part.*

Il est charmant avec cette saillie.
Je crois que de l'aimer je ferois la folie.

LE COMTE *à Eloïse.*

Oui. Voilà le sujet qui m'amene en ces lieux.
Vous m'avez plu, malgré vous-même;
Si vous m'aimez autant que je vous aime,
Je vous offre ma main & mon cœur & mes vœux.

LA MARQUISE *à part.*

Fi! cela gâte tout.

LE COMTE.

Adieu.

SCENE III.

FULBERT, LA MARQUISE, ELOISE.

ELOISE.

Quelle arrogance!

FULBERT.

Son naturel, ma niéce, peut changer.
D'ailleurs, il faut le ménager.
Ses emplois & surtout son illustre naissance;
Méritent des égards qu'il a droit d'exiger.
Il n'est plus tems que l'on balance.
Préparez-vous, mais sérieusement,
De donner à ces nœuds votre consentement,
Et ne me forcez pas d'user de ma puissance.

SCENE IV.

LA MARQUISE, ELOISE.

ELOISE.

Et voilà donc l'époux qui recevra ma main.

LA MARQUISE.

Oui. Le voilà.

ELOISE.

Que je suis malheureuse!

LA MARQUISE.

Vous m'étonnez. Le Comte est un homme divin.
D'un amant tel que lui la conquête est flatteuse.

ELOISE.

C'est un vrai fat.

LA MARQUISE.

Mais ce fat est bien fait.

ELOISE.

Oui. Le Comte feroit une femme agréable,
Mais c'eft un homme, à mon avis bien laid.
C'eft par les fentimens que fon fexe nous plaît,
Le nôtre plaît au fien, parce qu'il eft aimable.

LA MARQUISE.

Si vous le refufez, quelque autre le prendra.

ELOISE.

Je le céde à qui le voudra.

LA MARQUISE.

Non. Non. C'eft votre bien, ma niéce.

ELOISE.

Ah! j'y renonce, & vous le laiffe.

LA MARQUISE.

On a dequoi l'engager au befoin,
Si l'on vouloit prendre ce foin.

ELOISE.

Oui. Si pour Abailard vous n'étiez prévenue.

LA MARQUISE.

Pour Abailard! ceffez de croire que mon cœur
Ait jamais reffenti pour lui la moindre ardeur.
Je ne veux plus qu'il paroiffe à ma vue.

ELOISE.

Vous l'avez tant aimé.

LA MARQUISE.

Lui! quelle fauffeté!
Il eft vrai que partout il s'en étoit vanté.
Mais il n'en étoit rien. Je ferois infenfée
D'en avoir eu feulement la penfée.

ELOISE.

Tantôt vous en parliez fur un tout autre ton.
Et....

LA MARQUISE.

Tantôt j'avois tort, maintenant j'ai raifon.
Croyez ce dernier mot. Je fuis vraie & fincere.
Abailard a très-fort l'honneur de me déplaire,
Il n'eft, au pis aller, digne que de pitié.

ELOISE.

Comment donc!

LA MARQUISE.

Il eſt marié.

ELOISE *à part.*

Ciel!

LA MARQUISE.

Obſervez-le bien. Il a toute l'allure
D'un mari très-honteux & très-humilié.
Qu'en dites-vous?

ELOISE.

Mais.... Oui.

LA MARQUISE.

Je conjecture
Qu'il n'eſt pas fort content de ſa chere moitié.
Tout me le dit, & même je ſuis ſûre
Que l'Epouſe, à ſon tour, ne l'eſt pas trop de lui.
Je ne vois des deux parts que dégoût & qu'ennui.
Cela divertit fort, convenez-en, ma niéce.

ELOISE *ſe contraignant.*

Sans doute.

LA MARQUISE.

Il faut que l'on confeſſe
Qu'un quelqu'un, qui pouvoit ailleurs
Trouver une fortune & des deſtins meilleurs,
Fait une figure bien ſote,
Lorſqu'il eſt hors d'état de pouvoir s'en ſervir.

ELOISE.

Vous dites vrai.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt ſa faute.
Pourquoi ſe preſſoit-il? Il peut, tout à loiſir,
En enrager, s'il veut. Moi je vais l'en punir,
Offrir ma main au Comte, & rire de ſa peine.

SCENE V.

ELOISE *ſeule.*

CIel! Abailard eſt marié!
Quoi! juſques-là l'ingrat s'eſt oublié!
Malheureuſe!.... rompons une funeſte chaîne....

Hélas!

Hélas! dans l'état où je suis,
Sans doute je le dois.... Sçais-je si je le puis!
D'une coupable ardeur j'étois donc la victime!
Quand sa bouche attestoit & la terre & les cieux,
C'étoit donc pour couvrir de ce voile pieux.
Un feu que je crus légitime!
Pour creuser sous mes pas un précipice affreux,
Et rendre mon amour complice de son crime!
J'en mourrai de douleur.

SCENE VI.

ELOISE, NERINE.

ELOISE *continue.*
AH Nerine! sçais-tu
Ce que je viens d'apprendre en mon malheur extrême?
Cet homme, qui passoit pour la sagesse même,
Qu'on croyoit plein de foi, d'honneur & de vertu,
Abailard enfin m'a trahie.

NERINE.
Et comment?

ELOISE.
Je l'aimois, & l'ingrat, chaque jour,
Me juroit une ardeur égale à mon amour.
Je le crus, & j'ai fait le malheur de ma vie.
Mon cœur d'un nœud secret à son cœur s'est lié,
Et j'apprends aujourd'hui qu'il étoit marié.

NERINE.
Vous me faites trembler, Madame!

ELOISE.
Nerine, je veux bien m'en fier à ta foi.
Mon funeste secret n'est connu que de toi.
A ta sincerité j'ai découvert mon ame.
Mes malheurs sont affreux. Prens pitié de mon sort,
Tu vois le piége où je suis engagée,
Tu vois l'abime ou l'amour m'a plongée,
Il faut m'en retirer, ou me donner la mort.

NERINE.

Vous n'avez qu'à parler, vous serez obéïe.

ELOISE.

Allons. Je veux avec éclat
Me séparer de cet ingrat.
Je veux lui reprocher sa noire perfidie.
Il verra mes douleurs, mes larmes, mon ennui,
Et les remords d'un cœur qui ne vit plus pour lui.

NERINE.

Non. Il faut le punir en épousant le Comte.
Par-là vous vous vengez d'un lâche qui vous perd,
Vous prévenez le courroux de Fulbert,
Et vous reparez votre honte.
Mais hâtez-vous. Il faut une vengeance prompte.

ELOISE.

Je sçais qu'à mon devoir je dois tout immoler.
Que la raison le veut, que l'honneur me l'inspire;
Mais au fonds de mon cœur si tes yeux pouvoient lire,
Mon état te feroit trembler.
Un amour malheureux sans cesse me consume.
Le devoir le combat, la passion l'allume.
La honte, le dépit m'assiégent tour à tour,
Je séche dans l'ennui, je vis dans l'amertume,
Et je sens tous les maux que fait sentir l'amour.

NERINE.

Madame, armez-vous de courage;
Et si ce n'est par choix, mariez-vous de rage.
Le goût viendra peut-être quelque jour.

ELOISE.

Eh bien n'écoutons plus un aveugle caprice.
Je romps l'indigne nœud dont mon cœur est lié,
Et vais.... Est-il bien vrai qu'Abailard me trahisse?
Ah! s'il n'étoit point marié!...
Mais la Marquise enfin m'a confirmé sa honte.
Sans doute ce rapport lui vient de bonne part.
Je sais qu'elle aimoit Abailard,
Elle veut cependant offrir sa main au Comte,

NERINE.

Preuve complette. A quoi bon balancer?
Son hymen & sa perfidie,

Fulbert que vos refus commencent de lasser,
Votre repos enfin, tout vous convie
A l'oublier.

ELOISE.

Allons. Il n'y faut plus penser.
A tes conseils je m'abandonne.
Dispose de ma foi, dispose de mon cœur.
J'obéis. Il n'est rien desormais qui m'étonne,
Et je suis parvenue au comble du malheur.

elles sortent.

SCENE VII.

FULBERT, ABAILARD.

FULBERT.

MOnsieur, je donne enfin un époux à ma niéce,
Le haut rang, les biens, la noblesse,
Se trouvent en celui que j'ai sçu lui choisir.
Je ne sçais cependant par quelle repugnance,
Ma niéce à cet hymen ne veut point consentir.
Il est plus d'un moyen de me faire obéir;
Mais avant que d'user d'aucune violence,
Je veux employer la douceur.
Je sçais que vous avez, Monsieur,
Sur son esprit une entiere puissance.
Voyez-la, parlez-lui. Vous toucherez son cœur.

ABAILARD.

Qui! moi, Monsieur?

FULBERT.

Oui, Vous.

ABAILARD.

Peut-être votre niéce
Ne sent pour cet époux estime, ni tendresse.

FULBERT.

N'importe.

ABAILARD.

Voulez-vous forcer son naturel?
Et l'engager dans un état cruel

Qui feroit son malheur peut-être, & son supplice ?

FULBERT.

J'ai donné ma parole.

ABAILARD.

Au prix de son repos,
Devez-vous la tenir ? Dans quel gouffre de maux
Va la plonger votre injustice ?

FULBERT.

N'y pensons plus. Il faut qu'elle obéisse,
Et dès ce soir.

ABAILARD.

Non, Monsieur, croyez-moi.
Daignez me dispenser d'un si fâcheux emploi;
Je m'en acquiterois fort mal, je vous assûre.

FULBERT.

De grace ! je vous en conjure.
Agissez avec moi, veuillez me seconder.
Eh ! qui sçait mieux que vous l'art de persuader ?

ABAILARD.

Mais si par hasard Eloïse
D'un autre objet étoit éprise,
Voudriez-vous alors, Monsieur....

FULBERT.

Et qui vous a dit que son cœur....

ABAILARD.

Je n'en sçais rien, mais la chose peut être.

FULBERT.

Vous auroit-elle fait connoître....

ABAILARD.

Non. Supposons pourtant....

FULBERT.

La supposition
Me plaît assez. Sur quoi fondez-vous....

ABAILARD.

Pure idée.
Mais si de quelque amour elle étoit possédée ?

FULBERT.

Il faudroit, s'il lui plaît, quelle changeât de ton.

ABAILARD.

On n'aime point au gré des autres,

Eloïse a des droits indépendans des vôtres.

FULBERT.

Ah! nous verrons.

ABAILARD.

Si malgré mes avis,
Elle refuse de se rendre,
Que ferez-vous?

FULBERT.

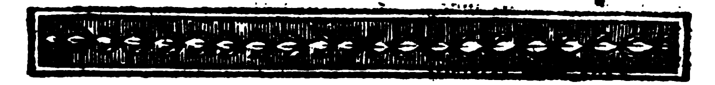
Ah! j'en frémis!
Dans mon juste courroux je puis tout entreprendre.

SCENE VIII.

ABAILARD.

QU'ai-je entendu! quel funeste embarras!
On veut que je travaille à me trahir moi-même,
Que renonçant à ce que j'aime,
Je signe de ma main l'arrêt de mon trépas.
Ce dernier trait manquoit à ma misere.
Eprouva-t'on jamais un destin plus contraire!
Quel triste enchaînement, ô ciel!
De disgraces qui se succedent!
Les plus fermes courages cédent
Aux horreurs d'un sort si cruel.
J'ai tout perdu dès ma plus tendre enfance,
Fortune, parens, espérance.
Un seul bien me restoit plus cher à mon amour,
Plus digne de mes vœux, & plus digne d'envie.
Un barbare destin me l'arrache en ce jour.
Chere Eloïse, helas! quand vous m'êtes ravie,
Mon bonheur, mon repos, le charme de ma vie,
Tout m'est ôté! sans vous, cet univers n'est rien;
Et du jour à regret la lumiére m'éclaire.
Essayons toutefois si par quelque moyen
Je pourrois de Fulbert adoucir la colere,
Et d'un rival qu'on me préfére
Tromper l'espoir & couronner le mien.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULBERT *seul.*

Abailard tarde bien à venir me parler !
J'augure mal de sa paresse.
Sans doute il aura vu ma niéce,
Et ses raisons n'auront pu l'ébranler.
Pour agir j'attens sa réponse....
Mais quel est ce soupçon qui me vient accabler,
Ce soupçon que mon cœur en ce moment m'annonce,
Et qu'il sçait si mal démêler.
Ciel qui m'entens ! dissipe cette crainte.
J'ai cru lire tantôt dans les yeux d'Abailard
Que d'un ennui secret son amé étoit atteinte.
Des soupirs lui sont même échappés au hasard ;
Et quand je le priois de convaincre Eloïse,
Et de la ramener, à force de leçons,
A cet hymen qu'elle méprise ;
N'a-t'il pas avec feu combattu mes raisons ?
Non. Là simple amitié, modeste dans son stile,
Parle, agit, éxécute, & paroît plus tranquile.
Il faut éclaircir ces soupçons.
Consultons la Marquise, interrogeons Nerine.
Malheur à lui, si ses coupables feux,
D'une niéce que j'aime avançant la ruine,
L'avoient conduite au piége où l'attendoient ses vœux !

SCENE II.

FULBERT, ELOÏSE, NERINE.

NERINE *à Eloïse dans le fonds du théatre.*

Voilà Fulbert, Remettez-vous, Madame,

Et prenez une fois un parti de vigueur.
Songez qu'à vous venger il y va de l'honneur,
Que l'on vous a trahie, & que vous êtes femme.

ELOISE.

Ah, Nerine ! je fens tout mon fang fe troubler.
Jufte ciel! foutiens ma foibleffe.

NERINE.

Eloïfe, Monfieur, demande à vous parler.

FULBERT.

Que me veut-elle ?

NERINE.

Adieu, Madame. Je vous laiffe.
Vous ne pouvez plus reculer. *elle fort.*

SCENE III.

FULBERT, ELOISE.

FULBERT.

Eloïfe, approchez. Qu'avez-vous à me dire ?

ELOISE.

Monfieur....

FULBERT.

C'eft me laiffer trop long-tems incertain.
De vos vrais fentimens il faut enfin m'inftruire.

ELOISE.

Eh bien.

FULBERT.

Quoi ?

ELOISE.

Vous pouvez difpofer de ma main.

FULBERT.

Que ce retour me comble d'allegreffe !
Et que vous m'épargnez de cruelles douleurs !
Vous m'en voyez verfer des pleurs,
Mais ce font des pleurs de tendreffe.

SCENE IV.

FULBERT, ELOISE, ABAILARD.

FULBERT *voyant Abailard, court à lui & l'embrasse.*

Abailard, quel homme êtes-vous !
On ne tient point contre votre éloquence.
Si cet hymen me flatte, il m'est encor plus doux
De tenir ce bienfait de votre complaisance.

ABAILARD.

Comment ?

FULBERT.

Je sçavois bien, Monsieur, que votre voix
Auroit sur son esprit une force absolue.
A mes intentions ma Niéce s'est rendue,
Et c'est à vous que je le dois.
Elle épouse enfin....

ABAILARD.

Qui ?

FULBERT.

La demande est plaisante ?
Le Comte.

ABAILARD.

Lui !

FULBERT.

Lui-même. Oui. La chose est constante.

ABAILARD.

Vous vous mariez donc ?

ELOISE *avec dépit.*

Oui.

ABAILARD *à part à Eloïse.*

Mais que deviendra
Un amant....

ELOISE *sur le même ton.*

Tout ce qu'il voudra.

ABAILARD *à part à Eloïse.*

Ah perfide ! est-ce ainsi....

FULBERT *à Abailard.*

Dans le fonds de votre ame

N'en

N'en ressentez-vous pas un extrême plaisir ?

ABAILARD *se contraignant, & montrant quelque joye.*

Ah! (*à part.*) j'enrage.

FULBERT.

Après tout, pouvions nous mieux choisir ?
Eloïse sera la plus heureuse femme.
Qu'en ditez-vous ?

ABAILARD.

Mais.... très-certainement.

FULBERT.

J'aime à vous voir entrer dans notre sentiment.
Témoignez donc par votre joye.
Qu'en effet votre cœur prend part
Aux biens que le ciel nous envoye.

ABAILARD *affectant un air satisfait.*

J'y suis sensible, & pour parler sans fard....
à part.
C'en est trop, & j'éprouve un horrible supplice.

FULBERT.

Votre Apollon fera sans doute son office
Pour chanter cet hymen prochain;
Et nous verrons sortir de votre main
Quelque ouvrage nouveau. Sera-ce vers, ou prose ?

ABAILARD.

Pardonnez-moi. Jamais je ne compose.

FULBERT.

Vous vous en défendez envain.
Venez, ma niéce.

ELOÏSE.

Allons. Je suis prête à vous suivre.

ABAILARD *à part à Eloïse.*

Ingrate! Sont-ce là vos sermens redoublez ?
A mon malheur je ne pourrai survivre.

ELOISE *bas à Abailard.*

Perfide! je ne fais que ce que vous voulez.

FULBERT.

Pourquoi tant de cérémonie,
Et ces discours à demi mot ?

ABAILARD *embarrassé.*

Je lui disois.... de finir au plutôt.

Elle brûle qu'on la marie.

ELOISE *à part.*

Ah! si je n'écoutois que mon ressentiment ! . . .

à Fulbert avec dépit.

Sortons, Monsieur. Ma main est toute prête.

FULBERT.

Monsieur, jusqu'au revoir. On vous prie à la fête.

SCENE V.

ABAILARD *seul.*

JE ne puis revenir de mon étonnement.
La fortune, toujours contre moi conjurée,
Par ce funeste évenement,
Vient de mettre le comble à mon accablement.
Après une amitié si saintement jurée,
Cette amante tant adorée,
Cet objet que j'aimois cent fois plus que le jour,
M'abandonne, m'oublie, & trahit mon amour!
Voilà l'esprit, voilà le caractére
De ce sexe perfide, & pourtant enchanteur.
Eloïse elle-même, Eloïse préfére
Au plus tendre des cœurs l'éclat de la grandeur.
Eloïse faut-il qu'un charme séducteur
M'enchaîne encore à cette ame infidelle!
Que dis-je! mon amour s'accroît par mon malheur,
Et moins je suis aimé, plus je brûle pour elle.

SCENE VI.

LE COMTE, ABAILARD.

LE COMTE.

JE vous dois un remercîment.
Voulez-vous l'agréer ?

ABAILARD.

Je ne sçais pas comment. . . ;

LE COMTE.

On m'a dit qu'Eloïse, à vos leçons docile,
Sur ses vrais intérêts avoit ouvert les yeux,
Que vous l'aviez rendue & traitable & docile.

ABAILARD.

Monsieur....

LE COMTE.

Je dois beaucoup à vos soins généreux.

ABAILARD.

Monsieur point du tout. Eloïse
Ne m'a pas consulté dans cette occasion.
Ne m'en ayez nulle obligation.

LE COMTE.

Seriez-vous de ces gens dont l'orgueil se déguise,
Qui cachent un bienfait par ostentation?

ABAILARD.

J'abandonne cette manie
A ceux qui de leurs biens, de leur rang, de leur nom
Se vantent en tout lieu par pure modestie.

LE COMTE.

Ce discours est mortifiant.
A qui prétendez-vous l'adresser?

ABAILARD.

A personne.

LE COMTE.

Je n'approfondis rien, cependant je soupçonne....

ABAILARD.

Je ne vous croyois pas, Monsieur, si méfiant.
Jugez mieux du respect que votre rang m'inspire.
C'est vous, puisqu'il faut vous le dire,
Qui m'insultez en me remerciant.

LE COMTE.

Mon estime au contraire est pour vous sans pareille.
Et vous pouvez compter sur mon crédit.
Je suis bien à la Cour, du Prince j'ai l'oreille;
Je parlerai pour vous.

ABAILARD.

Mon état me suffit.

LE COMTE.

Que dites-vous? votre état! il assomme.

SCENE VII.

ABAILARD *seul.*

C'Est donc là cet amant à qui, sans en rougir,
Eloïse me sacrifie !
O Ciel, n'es-tu pas las encor de me frapper ?
Mais voici l'autre. Où fuir ! je ne puis échaper.
Et je vois bien qu'il faudra que j'essuie
Quelque scene de sa façon.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, ABAILARD.

LA MARQUISE.

ARrêtez. Je prétends qu'on me fasse raison
D'un trait de noirceur inouie.
De quel front osez-vous en toute occasion
Contredire mes goûts, & me rompre en visiere ?
Je vous faisois l'honneur, & cela par pitié,
De vous tirer de la misere,
Il faut, qu'à point nommé, vous soyez marié,
Le Comte, à qui j'étois sûre de plaire,
Par l'hymen à mon sort alloit être lié.
Contre moi tout à coup vous soulevez ma niéce.
Du Comte, objet constant de son inimitié,
Vous courez lui vanter l'himen & la tendresse.
Vous la persuadez, elle va l'épouser,
Et vous me faites mépriser :
Bourreau ! voilà ton crime. Ai-je tort de me plaindre ?

ABAILARD.

Vous êtes dans l'erreur, Madame, je le voi.
Il faut enfin cesser de feindre.
Cet himen, que l'on dit se conclure par moi,
Est de tous les malheurs le seul que je puis craindre.
J'adore votre niéce.

LA MARQUISE.

Oh! le trait est galant!
De grace, reprimez cette ardeur qui vous presse.
Vous avez une femme, & vous aimez ma niéce!

ABAILARD.

Je ne suis point marié.

LA MARQUISE.

L'insolent!

ABAILARD.

Pardonnez à ma feinte, elle étoit nécessaire.
Je sens le prix du bien où j'étois reservé.
Et flatté de l'honneur que vous vouliez me faire,
J'aurois voulu par un retour sincére....

LA MARQUISE *à part.*

J'aurois voulu que tu fusses crevé.

haut.

Vous m'avez donc trompée?

ABAILARD.

Et voilà mon vrai crime.
Si cependant la plus parfaite estime....

LA MARQUISE.

Vous m'estimez! c'est être complaisant.
En vérité, je joue un rolle fort plaisant.
Jamais femme ne fut de la sorte traitée.

ABAILARD.

Eh Madame!

LA MARQUISE.

Je suis tentée
D'aller trouver mon frere de ce pas,
Lui découvrir tout le mystére;
Et le prier....

ABAILARD.

Vous ne le ferez pas.
Votre bonté me répond du contraire.

LA MARQUISE.

Monsieur, ne vous y fiez point.
Je suis femme, & vindicative.

ABAILARD.

Je suis tranquille sur ce point.

LA MARQUISE.

Je vous donne l'alternative.
Ou j'inſtruirai Fulbert, ou vous m'épouſerez.

ABAILARD.

Madame... mais vous voulez rire.

LA MARQUISE.

Je ne ris point. Vous y refléchirez.

ABAILARD.

En ce cas vous pouvez voir Fulbert, & l'inſtruire.
C'eſt m'épagner la peine à moi de le lui dire.
Je ſçaurai prendre mon parti.

LA MARQUISE.

Et le mien eſt tout pris. Sois donc bien averti
Qu'au Comte pour toujours Eloïſe engagée,
D'un époux que je perds va me dédommager.
Que j'y renonce exprès pour te faire enrager.
J'aime mieux mourir fille après m'être vengée,
Que d'être femme, & ne pas me venger.

SCENE IX.

ABAILARD *ſeul.*

JE ne devois rien moins attendre d'une fole.
Elle va me tenir parole.
Je ne ſçais que reſoudre en cette extrêmité.
Que je ſuis bien puni par tout ce que je ſouffre,
Des légéres douceurs dont l'appas m'a tenté !
Allons voir ſi je puis enfin ſortir du gouffre
Où l'amour m'a précipité.

SCENE X.

ABAILARD, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnſieur....

ABAILARD.

Encore ! Ah ! je perds patience.

En

En ce jour il faudra, je croi,
A l'univers entier que je donne audience.
Eh bien, que voulez-vous de moi?

FRONTIN.

Pardonnez....

ABAILARD.

Oui. Je vous pardonne.
Venons au fait.

FRONTIN.

Toujours pour votre cher Frontin
Vous avez eu l'ame si bonne,
Que j'ose me flatter....

ABAILARD.

Oh! finissons enfin.
Ça de quoi s'agit-il?

FRONTIN.

La charmante Nerine,
Que l'ardeur amoureuse apparemment lutine,
Vient d'obtenir de Fulbert son tuteur
Permission de prendre en tout honneur
Pour son époux & son souverain maître,
Votre soumis & fidéle valet,
Et qui fera toujours gloire de l'être.

ABAILARD.

Vous voulez épouser Nerine?

FRONTIN.

Oui. S'il vous plaît.
Elle m'aime, je suis son fait.
Et moi je l'aime aussi, je pense.
Mais nous n'avons voulu rien faire en conscience,
Sans demander votre consentement.

ABAILARD.

Vous en agissez prudemment.
Mais, dites moi, quelle idée est la vôtre?
Vous êtes pauvre, & Nérine n'a rien.
Sans secours, sans talens, sans bien,
Que deviendrez-vous l'un & l'autre?
Vous donnerez la vie à des infortunés,
Qui, tristes héritiers du malheur de leur pere,
Un jour peut-être, au sein de la misere,

Déteſteront l'inſtant qu'ils ſeront nés.
Laiſſez marier ceux qui ſont dans l'opulence.

FRONTIN.

C'eſt juſtement faute d'autres douceurs,
Et parce qu'on n'eſt pas dans un état d'aiſance,
Qu'on cherche des plaiſirs ailleurs.
On veut rendre ſa vie un peu moins importune.
Les charmes de l'hymen, un tendre engagement,
Sont de la mauvaiſe fortune
Au moins un dédommagement.
Pour ces petites créatures
Qui pourront naître un jour, le terme eſt encor loin.
Je ne lis point dans les choſes futures.
La providence en prendra ſoin.

ABAILARD.

Mon ami, croyez-moi. Reſtez ce que vous êtes.
Vous n'aurez pas ſujet de vous en repentir.

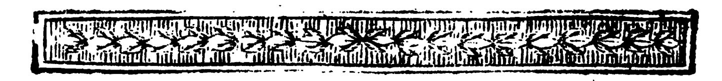
FRONTIN.

Vous en parlez, Monſieur, tout à loiſir.
Tout le monde ne peut vivre comme vous faites.
Chez vous on eſt exempt des folles paſſions.
Vous ne tenez en rien à la matiére:
Mais nous, pauvres gens du vulgaire,
Ne ſommes que foibleſſe, & nous nous marions.

ABAILARD.

Soit. Mariez-vous donc. Ce ſera votre affaire.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD.

ELoïſe, eſt-ce vous que je revois encore!

ELOISE.

Oui. C'eſt moi que vous ſoupçonnez,
Et qui cependant vous adore.

ABAILARD.

Vous m'aimez, Eloïſe, & vous m'abandonnez!

ELOISE.

Plaignez-vous-en au ſort qui pourſuit l'un & l'autre.
Vous accuſiez mon cœur, & j'accuſois le votre.
Quand j'ai pu conſentir à cet hymen fatal
Qui me livre à votre rival,
J'ai cru que je devois par honneur, par juſtice
A mon amour faire ce ſacrifice.
La Marquiſe avoit dit que par l'hymen lié,
Vous me trompiez, & trahiſſiez ma flamme.

ABAILARD.

Falloit-il l'en croire, Madame!
Que notre ſort eſt digne de pitié!
Quoi! ſans être mieux éclaircie,
Avez-vous dû d'abord ajoûter foi
A des diſcours qui noirciſſoient ma vie,
Et qui dépoſoient contre moi?
Avez-vous dû, cruelle....

ELOISE.

Epargnez-moi vos plaintes;
Oui. J'ai trop écouté mon dépit & mes craintes.
Mais que ne peut un cœur mortellement bleſſé,
Un cœur qui ſe croit offenſé,
Par un endroit ſi cher & ſi ſenſible!
L'excès de ſa douleur lui montre tout poſſible.
Reſpectez mes ennuis, ne me reprochez rien.
Si j'ai failli, le ciel me punit bien!
Mon amour m'a trompée, & cette erreur me tue.
Abailard, je vous perds, & je me ſuis perdue.

ABAILARD.

De votre oncle Fulbert je prévois le courroux.
Eſpérons toutefois....

ELOISE.

Eſpérance frivole!
Le Comte a reçu ma parole,
Fulbert en eſt témoin, tout eſt fini pour nous.

Je ferme envain les yeux sur mon sort déplorable.
Le présent m'épouvante, & l'avenir m'accable.
Amant infortuné, je ne suis plus à vous.
Ce détestable jour fixe ma destinée,
Il éclaire mon hymenée,
Et vous n'êtes pas mon époux !
Ah Dieu !

ABAILARD.

Calmez votre douleur extrême.
Je ne mérite point ces regets, ni ces pleurs,
Et puisque vous m'aimez, & qu'enfin je vous aime....

ELOISE.

Voilà, voilà tous nos malheurs.
On s'arrache sans peine à ceux qui nous trahissent;
Mais se voir enlever des cœurs qui nous chérissent,
Mais se voir aux autels entraîner, malgré soi,
Par des parens qui nous y sacrifient,
Etre contraints d'engager notre foi
Par des sermens qui pour jamais nous lient,
Jurer de déchirer son cœur,
D'aimer ce que l'on hait, de haïr ce qu'on aime,
D'immoler son repos, de se trahir soi-même,
C'est le comble du crime, ainsi que du malheur.

ABAILARD.

Ainsi donc pour toujours vous m'êtes arrachée,
Vous qui par tant de nœuds me fûtes attachée !
Ce jour est le dernier qui me doit éclairer.

ELOISE.

Non, Abailard. Envain on veut nous séparer.
Je ne trahirai point une si belle flamme.
J'ai causé tous vos maux, je vais les reparer.
A mon oncle Fulbert je cours tout déclarer,
Me jetter à ses pieds. Il lira dans mon ame.
Je ferai dans son sein couler avec mes pleurs
La pitié, vos vertus, ma crainte & mes douleurs.
Suivez-moi. Votre aspect va ranimer mon zèle,
Et prêter à ma voix une force nouvelle.

SCENE II.

FULBERT, LA MARQUISE, ELOISE, ABAILARD.

FULBERT.

Ma niéce, il est donc vrai que malgré mes bontés,
Pour prix de tous les soins que vous m'avez coûtés,
Je ne reçois de vous qu'une mortelle injure ?
Vous voulez me forcer à devenir parjure.
Au Comte j'ai promis votre main, votre foi,
Il a ma parole & la votre.
Aujourd'hui cependant j'apprens, avec effroi,
Qu'au mépris des sermens, vous en aimez un autre.

LA MARQUISE.

Cet autre, le voilà.

FULBERT.

Quoi ! c'est vous, Abailard !
Deviez-vous me traiter, ingrat, comme vous faites!
Non. Je n'attendois pas ce coup de votre part.
Mais je m'en vengerai, perfide que vous êtes !

ELOISE.

Monsieur, voyez mes pleurs, & calmez ce courroux.
Eloïse, en tremblant, se jette à vos genoux.

LA MARQUISE.

Gardez-vous de mollir, l'action est trop noire.

FULBERT.

Songe ingrate Eloïse, à mes tendres bienfaits.

ELOISE.

Oui. Je vous dois tout, je le sçais.
Je cheris vos bontés, j'en garde la mémoire.
Il m'est cruel de vous désobéir.
Mais enfin je ne puis, trahissant ma tendresse....

FULBERT.

Tu l'aimes ! un ingrat que j'ai droit de haïr,
Qui, sous les faux dehors d'une austere sagesse,
Trompe ma confiance, & séduit ta foiblesse !
Encor s'il étoit né d'un sang

Qui pût l'associer, sans honte à notre rang,
Je pourrois à tous deux faire grace peut-être ;

ELOISE.

Qu'importe de quel sang Abailard aît pu naître !
On est noble, Monsieur, quand on est vertueux.

FULBERT.

Chimeres que cela. Je veux.
Qu'au Comte en ce moment vous soyez mariée.
Obéissez.

ELOISE.

Je ne le puis.
Par les nœuds les plus forts Eloïse est liée.

FULBERT.

Je prétends qu'on les rompe.

ELOISE.

Il ne m'est plus permis.

FULBERT.

Cette excuse est étudiée.
On ne me trompe point.

ELOISE.

Croyez ce que je dis.
Ma gloire me défend....

FULBERT.

Ta gloire ! ah malheureuse !
Qu'ai-je entendu !

LA MARQUISE.

La chose est sérieuse.
Souffrirez-vous, Monsieur....

FULBERT *à part.*

Quel coup vient m'accabler !
Je ne me connois point dans ma douleur mortelle.
Ah perfide Abailard !... Il faut dissimuler.
Trompons les tous les deux. Si l'offense est cruelle,
La vengeance fera trembler.
haut.
Puisque des nœuds si chers à son sort vous unissent,
Eloïse, venez : que vos craintes finissent.
Je me rends, je vous livre à l'objet de vos vœux.

LA MARQUISE.

Quoi ! vous les mariez !

FULBERT.

Oui, Madame. Et je veux
Pour cet heureux hymen célébrer une fête.
Je vais la préparer. Vous, Monsieur, suivez-moi.
Allons chercher quelque prétexte honnête
Pour appaiser le Comte, & dégager ma foi.

SCENE III.

LA MARQUISE, ELOISE.

LA MARQUISE *à part.*

J'Enrage de bon cœur. Vous voila satisfaite,
Ma niéce, Ces liens charmans
Mettent enfin le comble à vos contentemens.
Je vous en félicite, & même je souhaite
Que vos plaisirs puissent durer long-tems!
Adieu.

SCENE IV.

ELOISE *seule.*

D'Où peut venir cette frayeur secrette
Dont malgré moi je me sens agiter!
Un noir pressentiment, une voix inquiéte
S'éleve dans mon cœur, & vient m'épouvanter.
Je redoutois Fulbert, & Fulbert me pardonne,
Il me donne un amant, il remplit mes souhaits.
Ce jour est le plus beau qui m'éclaira jamais,
Et cependant mon cœur gémit, tremble & frissonne!
Que penser après tout de ce prompt changement?
Ne sçais-je pas que mon oncle severe
Ne consulte jamais que son ressentiment,
Et que toujours un cruel châtiment
Suit l'offense la plus légere!
Croirai-je qu'un seul jour, que dis-je! un seul moment
Ait pu changer son caractere!
Ah! de mon amant & de moi
Détourne, juste ciel, les maux que je prévoi!

SCENE V.

ELOISE, NERINE.

ELOISE.

Nerine, que viens-tu m'apprendre?

NERINE.

Une bonne nouvelle, & qui va vous surprendre.
Le Comte a reçu son congé.
Fulbert vient de lui faire entendre
Que votre cœur ailleurs est engagé,
Et qu'à votre hymenée il ne doit plus prétendre.
Un peu piqué du compliment
Dont son orgueil se scandalise,
Le Comte pour Paris va partir à l'instant,
Au grand regret de la marquise,
Qui se flattoit d'en faire son amant.

ELOISE.

Et que fait Abailard?

NERINE.

Votre oncle alors l'invite
A passer avec lui dans un appartement,
Pour prendre quelque arrangement.
Abailard entre, & tout de suite,
Après avoir ainsi parlé,
Fulbert ferme la porte à clé.

ELOISE.

Cette precaution étoit peu nécessaire.
En tout cela je crois voir du mystére.

NERINE.

Je ne vois rien là de mystérieux;
Et pourtant j'ai d'assez bons yeux.

ELOISE.

Acheve de m'instruire. Après que l'un & l'autre,
Dans l'appartement sont entrés,
Qu'ont-ils dit, qu'ont-ils fait?

NERINE.

Ils y sont demeurés.

Cles

C'est tout ce que j'en sçais. Quelle idée est la votre?
Que craignez-vous ?

ELOISE.

Cours. Va trouver Frontin.
Mais ne perds point de tems. Frontin sçaura peut-être....

NERINE.

Je n'irai pas si loin, & je le vois paroître.

SCENE VI.

ELOISE, NERINE, FRONTIN.

FRONTIN.

Pauvre Abailard! Quel funeste destin!

ELOISE.

Explique-toi: Que fait ton maître?

FRONTIN.

Madame, hélas!..... C'est le trait le plus noir!....
L'avenir ne pourra le croire.
Dispensez-moi de conter cette histoire.
Vous frémiriez de la sçavoir.

ELOISE.

Non, Non. Il faut parler, il faut que tu me dises....

FRONTIN.

De grace! ne me forcez point
A détailler le fait de point en point,
Je risquerois de dire des sottises.

ELOISE.

Frontin, je le veux.

FRONTIN.

Soit. Il faut vous obéir.
Cette avanture est si tragique,
Que je ne sçais, malgré ma rhétorique,
Par où la commencer, ni par où la finir.
O ciel! inspire-moi. Mon maître
Venoit d'entrer avec Fulbert
Dans un appartement désert
Dont on avoit fermé la porte & la fenêtre.
Comme je soupçonnois quelque piége caché,

Je me suis de ce lieu doucement approché,
Et par une étroite ouverture
Je voyois à loisir tout ce qui se passoit.
Deux hommes, de triste encolure,
Que je ne connois point, & dont l'air paroissoit
Fort équivoque, & de mauvaise augure,
Promenoient lentement leur hideuse figure,
Tandis que Fulbert à l'écart
Parloit à mon maître, à voix basse.
La scene alors change de face.
On accourt, & de force on entraîne Abailard
Dans un réduit obscur, au fonds de la terrasse.
Il parle, on l'interrompt; il supplie, on ménace.
Bientôt l'éloignement, la frayeur, & la nuit
M'empêchent d'écouter, & de voir ce qui suit.
La porte redoutable enfin à mes yeux s'ouvre.
Sur un triste sopha quel objet se découvre!
Abailard....

ELOISE.

Il est mort! dites-moi par quels coups....

FRONTIN.

Il n'est pas mort pour lui; mais il est mort pour vous.

ELOISE.

Quel est donc ce mistére, & que voulez-vous dire!

FRONTIN.

On a détruit en lui l'homme.... sans le détruire....
Enfin, pour vous parler sans fard,
Il est mort sans mourir.... Il est vivant, sans vivre....
Abailard.... n'est plus Abailard....
La douleur, les sanglots m'empêchent de poursuivre.
Nerine, dans ces lieux n'attendons rien de bon.
Essayons de sortir, au moins tels que nous sommes,
De cette maudite maison,
Où l'on traite si mal les hommes.

SCENE VII.

ELOISE *seule.*

CHer Amant, c'est donc là le précipice affreux



Qu'a creusé sous tes pas mon amour malheureux !
Les regrets, la douleur, une honte éternelle,
Peut-être même encor ta mort,
Mais une mort effroyable & cruelle,
Vont être désormais ton sort !
Voilà la triste dot que t'apporte Eloïse !
Oui. C'est moi seule, hélas ! qui fais tous tes malheurs !
N'en cherche point la cause ailleurs.
Intrigue, complot, entreprise,
J'ai tout conduit. C'est moi qu'il faut punir.
Quand ce matin, présageant l'avenir,
Tu me pressois de hâter notre fuite
Par combien de raisons, éludant ta poursuite,
N'ai-je pas sçu te retenir !
Mais ce sont là les moindres de mes crimes.
C'est moi qui la premiere, égarant ta raison,
De l'amour en ton sein ai versé le poison !
C'est-moi, qui me prêtant aux plus tendres maximes,
Ai pris plaisir d'entretenir ces feux
Qui rendent les amans heureux,
Mais que le ciel traite d'illégitimes.
J'ai contre toi fait servir mes appas,
Tristes dons, dont ce ciel en m'ornant m'a punie !
Par des liens secrets j'ai voulu t'être unie.
J'ai tout fait en un mot pour hâter ton trépas.
Ce souvenir me déconcerte !
Mais supprimons les discours superflus.
Cherchons, pour nous cacher, quelques lieux inconnus ;
Quelque antre obscur dans une île déserte,
Où mon nom ni le tien ne soient point parvenus.
Fuyons le monde.... Oui Je ne verrai plus
Mes crimes, ni les cieux, ni tes maux, ni ma perte.
Et je vais.... Mais que vois-je ! Abailard est-ce vous ?

SCENE VIII. & derniere. *

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD, *qu'on a apporté dans un fauteuil.*

Le reconnoiſſez-vous encore
Cet objet malheureux du céleſte courroux,
Ce vil rebut que tout le monde abhorre ?

ELOISE.

Epargnez-vous ce titre déteſté.
N'êtes-vous pas toujours cet Abailard aimable,
Cet homme par tout reſpecté ?

ABAILARD

Au nombre des mortels je ne ſuis plus compté.
Allez. Fuyez un miſérable.
J'ai trop vêcu.

ELOISE.

Reſpectez vos vertus.
Vivez.

ABAILARD.

Vous ignorez mon deſtin déplorable.

ELOISE.

Non. je ſçais tout.

ABAILARD.

Ne me voyez donc plus.

ELOISE.

Un ſemblable diſcours vous offenſe & m'outrage.
Mes barbares parens l'avoient ainſi penſé.
Ils ont cru que rampant ſous un vil eſclavage,
J'étois des paſſions le jouet inſenſé ;
Et que courant après un ſpécieux phantôme,

* Si cette piéce eût été deſtinée à la repréſentation, je n'aurois eu garde de faire paroître Abailard ſur la ſcéne, après ce qu'on ſçait lui être arrivé. Cette ſituation eſt une de celles que le Poëte défend de mettre ſous les yeux du ſpectateur. Soit raiſon, ſoit préjugé : Œdipe, par exemple, auroit mauvaiſe grace de venir exhalter ſes douleurs ſur notre théatre, après s'être crevé les yeux. Que feroit-ce d'Abailard ? Notre délicateſſe & nos mœurs m'auroient pareillement fait ſupprimer bien des choſes du recit de Frontin, que j'ai cru pouvoir hazarder dans un ouvrage qui ne doit être que lu.

Mon cœur dans Abailard n'avoit cherché qu'un homme.
Ils ont cru me punir en vous sacrifiant;
Mais leur espérance est trompée.
Par le plus foible endroit les cruels m'ont frappée.
Sans m'ôter mon amour, ils m'ôtent mon amant.
Je ne suis point changée, & lorsque je vous aime,
Dans vous, cher Abailard, je n'aime que vous-même.
S'ils prétendoient en effet me punir
De cet amour qui les irrite,
Leur fureur devoit vous ravir
Vos vertus & votre mérite,
Alors j'aurois pu vous haïr.

ABAILARD.

O d'un amour parfait effort suplime & rare!
Quel cœur! j'eusse été trop heureux!
Quoi! tandis qu'un abîme affreux
Pour jamais de vous me sépare,
Quand j'éprouve l'horreur du sort le plus barbare;
Quand je deviens à moi-même odieux,
Vous m'aimez, vous brûlez toujours des mêmes feux!

ELOISE.

Ah! que plutôt Eloïse périsse,
Avant que cet objet qui la sçût enflammer....

ABAILARD.

Arrêtez, Eloïse. Il n'est plus tems d'aimer.
Il est tems que sur soi chacun de nous gémisse.
Avant que du ciel en courroux
Le bras sur nous s'apesantisse.
Cherchons à prévenir ses coups,
Et par nos pleurs désarmons sa justice.
Il commence déja par nous humilier.
Sa vengeance bientôt va nous sacrifier
Comme des coupables victimes,
Si nous ne nous hâtons de nous purifier.
Vos malheurs & mes maux, sont les fruits de nos crimes.
Loin de nous plaindre, il faut les recevoir,
Et les recevoir avec joye.
Ils sont notre ressource, ils sont l'unique espoir
Que le ciel quelquefois aux coupables envoye.
Profitons-en, Madame, & sans temporiser....
Faisons....

ELOISE.

Eh bien, parlez. Que faut-il que je fasse ?

ABAILARD.

Par un prompt répentir mériter notre grace.
Le Ciel est offensé, nous devons l'appaiser.
Aux foles passions asservis l'un & l'autre,
Nous leur avons, pour nos contentemens,
Sacrifié tous nos momens.
Vous faisiez mon bonheur, je travaillois au votre.
Toujours charmés, toujours charmans,
Chaque jour, chaque instant augmentoit nos délices.
Ces beaux tems ne sont plus. D'affreux événemens
Ont changé ces plaisirs en autant de supplices,
Qui par des justes châtimens,
Vengent le ciel de nos déréglemens.
C'est à nous d'achever cet important ouvrage.
Le monde est cette mer où nous fimes naufrage.
Vous entendez encor ses fiers mugissemens,
Nous périrons sous ses flots écumans,
Si nous ne regagnons au plutôt le rivage.
Fuyons.

ELOISE.

Et dans quels lieux dois-je porter mes pas?

ABAILARD.

Après l'ignominie où notre sort nous jette,
Le cloître est la seule retraite
Où nous puissions en paix attendre le trépas.

ELOISE.

Comment, le cœur brûlé d'une flamme inquiéte,
Oserai-je embrasser le plus saint des états?
Quoi! quand mes passions me déclarent la guerre,
Trouverai-je la paix ailleurs!
Quoi! leverai-je au ciel mes yeux noyés de pleurs
Ces yeux toujours attachés à la terre!
Voile, sacrés autels, salutaires rigueurs,
Vœux augustes, retraite austere,
Etoufferez-vous mes ardeurs?
Le juste ciel, toujours terrible en sa colere,
Lui qui ne veut de nous qu'un hommage sincere,
Ecoutera-t-il les douleurs

D'une victime involontaire,
Et changeant notre état, changerons-nous nos cœurs?

ABAILARD.

Oui. Le ciel peut dans nous opérer ces miracles.
Commençons seulement, & bientôt ses faveurs
Surmonteront tous les obstacles.

ELOISE.

Vous le voulez?

ABAILARD.

J'ose vous en prier.
Jusqu'ici l'univers, témoin de nos tendresses,
A connu nos erreurs, a compté nos foiblesses.
Après l'avoir séduit il faut l'édifier.

ELOISE.

Allons donc nous sacrifier.

ABAILARD.

Que de vertu! Reçois ce sacrifice,
O ciel, & puisses-tu nous devenir propice!
Adieu. Voici l'instant qui va nous séparer.

ELOISE.

Hélas!

ABAILARD.

J'entends votre cœur soupirer.
En ces derniers momens soyez plus magnanime.
Et par l'effort d'une vertu sublime,
Montrez qu'on peut sans murmurer
Quitter tout ce qu'on aime, & tout ce qu'on estime....
Mais moi-même je tremble, & je sens que ma voix....

ELOISE.

Je vous perds donc! au moins, puisqu'encor je vous vois,
Soutenez ma vertu chancelante, indécise.

ABAILARD.

Le ciel prendra ce soin, si vous êtes soumise.
Abandonnez-lui tous vos droits.

ELOISE.

Ah, mon cher Abailard!

ABAILARD.

Ah, ma chere Eloïse
J'ai prononcé ce nom pour la derniere fois.

FIN.